

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1047 — 5 Mai 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas
des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



SALON DE 1877

LA PARQUE ET L'AMOUR. — Sculpture de M. Gustave Doré.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac — Nos Gravures : M. Massenet; — la Guerre : le Départ du czar. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Deloit. — Courrier du Palais, par Peit Jean. — Salon de 1877, par Olivier Meison. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Recréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : *La Parque et l'Amour*, statue. — *Le Roi de Lahore*. — M. Massenet. — *Jean Dacier*, drame. — Paysages au Salon de 1877 (14 gravures). — Départ du czar par le chemin de fer de Varsovie. — Frontière russo-roumaine (3 dessins). — Départ des troupes russes de la gare de Kischeneff. — M. Co. Lomon. — M. A. Ledieu. — Echecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

Malgré les événements qui vont s'accomplir dans le pays où le soleil se lève, Paris a trouvé du temps de reste pour s'occuper de ses deux grandes scènes : l'Opéra et les Français.

La répétition générale du *Roi de Lahore*, le grand ouvrage de Massenet, a plus occupé les journaux que le passage du Pruth par cinq mille cosaques.

C'est qu'il s'agissait, il faut le dire, d'une des plus aimables prérogatives du journalisme parisien : le droit, incontesté jusqu'à ce jour, d'assister avant tout le monde à la représentation d'une œuvre capitale.

Tout incontesté qu'était ce droit, il paraît qu'il n'était pas incontestable, puisque d'un revers de main M. Halanzier l'a envoyé au diable.

Les journalistes disaient :

— Comment voulez-vous qu'après une seule audition nous puissions éclairer le public? Nos articles ne paraîtront pas à temps ou seront incomplets.

A quoi le directeur Halanzier répondait :

— Si l'ouvrage est bon, le public le verra bien. Vos articles, vous les ferez après la troisième représentation au lieu de les faire le soir de la première, et le public y gagnera. D'ailleurs, le *Roi de Lahore* n'est pas dans l'eau.

— Mais ce que nous en disons, c'est pour vous et non pour nous.

— Vous êtes bien aimables; mais il ne me plaît pas d'abuser d'un dévouement que je trouve inutile.

— Ma's, reprenaient les journalistes, il faut que vous sachiez que le temps a consacré nos droits; Véron, Duponchel, Roqueplan, Crosnier, Alphonse Royer, tous vos prédécesseurs enfin, ont marqué nos places pour ces solennités avant la lettre.

— Ils ont eu tort. Je ne veux pas que le *Roi de Lahore* soit défloré et que le public arrive avec une opinion déjà faite.

— Mais c'est vous qui avez tort; vous ne savez pas ce que notre présence a empêché de bourdes et de cocasseries de voir le jour!

— Bah! une de plus ou de moins!

— Songez que vos artistes, après avoir répété devant nous, juges sévères et connaisseurs, après avoir obtenu nos suffrages, arrivent devant le public avec un aplomb, une certitude, qui est la moitié du succès.

— Bien; mais si vous leur marchandez les bravos, ils comparaisent tremblants, et perdent une bataille qu'ils auraient gagnée peut-être.

— Vous croyez-vous si sûr de vous-même que nul détail n'ait pu vous échapper?

— J'ai des chefs de service, hommes pratiques, qui sont chargés de veiller à tout.

— C'est votre dernier mot?

— Oui. J'ai tout à gagner. Vous êtes d'honnêtes gens qui n'éreinterez pas la pièce par esprit de vengeance.

— On ne sait pas.

— Je le sais, moi. Je vous le répète, vous êtes plus honnêtes que vous ne le pensez, et si vous ne l'étiez pas, le respect humain vous empêcherait de vous

venger sur un jeune compositeur aussi intéressant que Massenet de la disgrâce infligée par le directeur de l'Opéra.

— M. Halanzier a eu raison. L'œuvre de l'auteur de *Don César de Bazan* a triomphé sur toute la ligne.

Mais que M. Halanzier y prenne garde; il n'emportera pas la chose en paradis, comme disent les bonnes femmes.

La presse parisienne est bonne fille, mais ses amoureux, les journalistes, sont rancuniers.

M. Halanzier, du haut de son trône, paraît invulnérable; mais il oublie absolument que son trône n'est qu'un escalier.

Un bel escalier, c'est vrai; mais enfin ce n'est qu'un escalier, et, en bonne conscience, puisque, comme toutes les choses du monde, la gloire a des degrés, c'est M. Garnier qui devrait trôner au haut des marches.

M. Halanzier, qui est bien d'ailleurs le plus aimable homme du monde, est arrivé là sans trop savoir pourquoi ni comment.

Il est vrai qu'il avait monté comme personne *Robert le Diable* à Lyon et la *Chatte blanche* à Bordeaux, mais cela ne suffit pas. Les petits mystères d'une administration qui n'est plus et qui n'avait de secrets pour personne ont élevé le roi des directeurs de province au trône de la rue Le Peletier; mais, malgré la foi des traités, il faudrait bien peu de chose pour le renverser de celui de la rue Auber, où il est arrivé par surprise. Rue Le Peletier, il n'était qu'un monarque d'occasion, que M. Perrin avait laissé passer parce qu'il le trouvait sans conséquence.

Un matin, ce roi provisoire est devenu un tyran définitif; on n'y a vu que du feu. Mais la situation n'est pas aussi sûre qu'on le pourrait croire, et un homme du métier n'aurait pas grand-peine à démolir ce colosse qui ne règne ni par le droit divin, ni par droit de naissance, ni par droit de conquête, ni par le suffrage universel.

— Comme je n'ai pas demandé à assister à la répétition, pas plus qu'à la première du *Roi de Lahore* et que je vais à l'Opéra avec mon argent, j'ai bien le droit de donner un conseil à M. Halanzier, pour qui je professe, d'ailleurs, une grande amitié; aussi lui dirai-je : Méfiez-vous. Tant que le succès et l'escalier dureront, vous n'avez pas grand-chose à craindre; mais n'attendez pas que l'escalier soit usé et que le succès s'envole. Une des fatalités de votre situation consiste à croire que les succès sont immortels et les escaliers éternels; il n'en est rien, faites y bien attention. Le jour où la première marche du fameux escalier sera attaquée, tous ceux que vous avez blessés du haut de votre bonheur viendront, avec une âpreté que vous ne connaissez pas, gratter de leurs plumes les merveilles du grand escalier, et l'escalier démoli, vous ne serez plus ni l'habile, ni l'intelligent, ni le sagace directeur de l'Opéra, mais simplement un impresario échappé de Marseille ou de Châteauroux.

— A la Comédie-Française, l'événement a été une pièce intitulée *Jean Dacier*, d'un tout jeune homme, M. Lomon. Ce jeune auteur a vingt-cinq ans, et voilà trois ans, si je ne me trompe, que sa pièce est reçue, ce qui revient à dire que, depuis ces trois années, ce brave garçon a dû vieillir de vingt ans. Mais personne ne lui saura gré de cette vieillisse platonique, et c'est fort heureux, puisqu'il est entendu qu'on ne doit pas éreinter les tout jeunes gens.

Au contraire, on doit leur être secourable, et l'on n'y manque pas... le premier jour.

Mais le second! ah! le second, c'est là que l'on s'en donne; M. Lomon va voir ça.

Les honnêtes gens ont commencé par lui dire :

— Vous avez du talent.

Les jeunes enthousiastes et les vieux hypocrites ont crié :

— Vous avez du génie.

Mais demain tout le monde va lui dire :

— Allons, ce n'est pas mal pour un jeune; votre vers n'a ni la puissance de celui d'Hugo, ni la grâce de celui de Lamartine, ni la verdeur gauloise de celui d'Augier; mais enfin, ce n'est pas trop mal, et si

vous n'êtes pas aussi attendri que Coppée, il faut reconnaître en vous un souffle dramatique plus puissant que le sien. Seulement! prenez bien garde, jeune homme; hier nous avons dit que vous étiez original, parce qu'il ne faut pas se déchirer devant les bourgeois, mais entre nous, *Jean Dacier* est le frère de *Jean-nu-pieds* d'Albert Delpit, il est cousin de *Ruy Blas* et de *Don César de Bazan* de d'Ennery. *Jean Dacier* a dû connaître *Cadio* de Georges Sand, et il se pourrait bien qu'il eût, malgré l'invraisemblance de la chose, cherché son dénouement dans *Quatre vingt-treize* d'Hugo. Sans compter qu'il y a eu au Palais Royal un nommé *Riquiqui*, qui ressemblait tellement à *Jean Dacier* que les vieux du quartier l'ont reconnu.

Voilà ce qu'on dira demain à ce jeune homme qui, après avoir eu une heure de gloire, aura des semaines d'amertume et de rage, si quelqu'un de loyal ne lui dit pas :

— Allez votre chemin, jeune homme; tous ceux qui commencent bien passent par le chemin des fleurs, regardez en haut et ne prenez nul souci des cailloux pointus qu'on va semer sous vos pieds. Rappelez-vous que personne n'invente rien, et qu'il n'y a qu'une pièce au monde. Quand vous serez un maître, ce qui ne tardera pas, on dira : Il prend son bien où il le trouve. En attendant, on dira : Il prend le bien des autres. Qu'est-ce que cela vous fait, puisque ce que vous prenez les autres l'ont pris? Cela n'appartient à personne.

— Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde; on a toujours besoin de ceux qui possèdent beaucoup d'actions. C'est dans l'intention formelle d'être agréable aux nombreux actionnaires qui lisent le *Monde illustré* que je leur crie :

— Si vous avez des actions de la Compagnie du gaz, vendez-les tout de suite; ne perdez pas un instant, il sera peut-être trop tard demain.

Un savant, M. Jablochhoff, vient d'inventer une bougie électrique qui vient d'éblouir l'Académie des sciences.

Jusqu'à présent il avait un peu tâtonné, ce bon savant; sa bougie allait bien, si vous voulez, mais il fallait un tas d'histoires. Il y avait ceci et cela, et encore autre chose, comme dans toutes les innovations. C'était au moment où on croyait tout fini, et qu'on s'apercevait qu'il manquait quelque chose, tout était à recommencer; c'était à se brûler la cervelle, comme avait fait l'Américain inventeur de la chemiserie à vapeur, M. Scott.

M. Scott avait inventé une machine étonnante; pensez donc, une machine qui faisait des chemises toute seule!

Et c'était d'une simplicité!

On plaçait une certaine quantité de chanvre dans le réservoir de la machine; le chanvre, battu en une minute, était tissé sur-le-champ. A mesure que la toile se déroulait, elle était taillée mathématiquement, et les morceaux se fixaient sur la machine à coudre. A l'aide d'un ingénieux procédé, ces morceaux réunis donnaient des chemises complètes; c'était admirable! Douze chemises par quart d'heure, trente-quatre mille cinq cent soixante douzaines de chemises par an!

En mettant les choses au plus bas, chaque machine devait rapporter 40,000 francs par an. M. Scott en fit fabriquer cinq cents seulement, parce qu'il faut être prudent quand on commence. Plus l'affaire est belle, plus il faut se montrer circonspect, c'est connu.

M. Scott prit des brevets dans le monde entier, puis il se mit à fabriquer des chemises; il aurait peut-être mieux fait de commencer par là, parce que ses chemises étaient parfaites, l'invention prodigieuse; mais il y avait un inconvénient, un grand inconvénient, les boutonnières n'étaient pas en face les unes des autres, et le malheureux M. Scott fut ruiné, ainsi que ses commanditaires.

— Mais M. Scott n'était qu'un simple inventeur, et non pas un savant; peut-être possédait-il le génie, mais la science lui manquait. L'Académie des sciences, qui ne prend jamais d'actions dans les découvertes nouvelles, n'a pas le droit d'être naïve comme M. Gogo, il faut lui prouver les choses par A plus B. C'est ce que M. Jablochhoff a fait.

Il a prouvé, dans des termes que tout le monde ne comprend pas, que sa bougie n'était pas une bougie, mais bien deux morceaux de charbon qui brûlaient inégalement, mais que ça ne faisait rien, parce que, au besoin, on pouvait supprimer les charbons.

Bref, une bougie, à l'usage des appartements ordinaires, pourra donner une clarté égale à celle de un à seize becs de gaz; on n'aura qu'à tourner un robinet. N'est-ce pas merveilleux? et ne croyez-vous pas que ce soit le moment de vous défaire de vos actions du gaz parisien? Pourtant, en réfléchissant bien, j'incline à croire que vous feriez peut-être bien, avant d'en venir à cette douloureuse extrémité, d'attendre qu'on soit fixé sur le prix de revient de la fameuse bougie électrique. Si ça allait coûter trente mille francs le paquet!

~ Quelques temps avant la guerre, un autre savant trouva le moyen de combiner les deux gaz les plus connus et de produire une lumière comme on n'en avait jamais vu.

Aussitôt les essais terminés, l'affaire fut mise en action, et les inventeurs, au milieu de leur joie, eurent un scrupule: ils songèrent qu'ils allaient humilier le soleil, qui éclairait le monde gratis depuis tant de siècles, et que ce ne serait pas juste. Ils prièrent leurs amis de la presse d'avertir les populations que plaisanter le soleil serait de fort mauvais goût.

Ce devoir rempli, on fit construire les appareils; mais les appareils sont moins faciles à remplir que le devoir, et jamais, au grand jamais, ceux-ci ne consentirent à donner une autre lumière que celle du gaz ordinaire. Il est vrai qu'elle coûtait deux fois plus cher!

Ce ne fut qu'en regardant le fond vide de la caisse sociale que les actionnaires furent véritablement éclairés.

~ Après les orgies de la Régence et la licence effrénée du règne de Louis XV, on accueillit avec une faveur extrême les innocentes bergères.

Es elle et Némorin remplacèrent avantageusement le chevalier de R... et la marquise de X... Je sais bien que la réaction pastorale ne dura pas longtemps; mais elle eut son heure de gloire, et, en somme, on retrouve plus facilement et plus agréablement ses traces que celles des histoires libres qui s'imprimaient en Hollande.

Après *l'Assommoir*, qui est une œuvre remarquable, et *la Fille Élisa*, le public vient de faire fort bon accueil à un livre aimable et doux de M. Georges Stenne. Ce livre s'appelle *Perle*. C'est un tableau adorablement dessiné et plein d'intérêt des mœurs juives en Alsace. Par une délicatesse toute particulière, l'auteur n'a pas écrit un seul mot allemand dans les trois cents pages de son histoire. Ce récit est émouvant comme l'amour vrai, il ne passionne pas outre mesure, mais il intéresse du commencement à la fin. C'est tout au plus si le lecteur ose s'arrêter pour faire une réflexion sur des mœurs si étrangement curieuses. Les personnages sont vivants, quoique peints avec une légèreté extrême. *Perle* est un livre que tout le monde sera content d'avoir lu; que tout le monde serait content d'avoir fait.

~ M. d'Amezeuil est aussi un peintre de mœurs, mais ses personnages sont des bêtes, et l'auteur a eu l'idée originale d'essayer d'apprendre au public comment leur vient l'esprit.

Le seul reproche à faire au livre de M. C. d'Amezeuil, c'est son titre même: *Comment l'esprit vient aux bêtes*; l'auteur nous prouve bien que les bêtes ont de l'esprit, mais il ne nous apprend pas du tout comment cet esprit leur vient. Dans le fond, cela nous est bien égal et n'ôte rien à l'intérêt du livre.

Quoique aimant passionnément les bêtes, l'auteur, un chasseur enragé, ne fait pas de difficulté pour avouer que toutes les bêtes ne sont pas parfaites, et, avec une bonne foi que n'ont pas toujours les historiens, il avoue que la taupe, par exemple, n'est pas un animal de salon.

On s'en doutait bien un peu.

Il reconnaît encore d'assez bonne grâce que le blaireau est un rustre; mais son impartialité s'arrête là, et l'on sent qu'il irait jusqu'à présenter un

hérisson à l'Élysée, si cela pouvait obliger cet intéressant animal.

~ M. Saint-René Taillandier a fait un poème intitulé *Béatrix*, il a fait une *Histoire de la jeune Allemagne*, des études historiques sur la Révolution en Allemagne, sur la littérature étrangère, sur les poètes modernes; il a fait également deux volumes sur *Maurice de Saxe*; s'il n'avait fait que cela, ce ne serait rien; mais il vient de faire une grande faute.

Cet académicien, ancien secrétaire général du ministère de l'instruction publique sous la République, professeur gagé en Sorbonne, ne va-t-il pas s'amuser à dire du mal de Danton et de Robespierre!

D puis quelque temps, le cours de M. Saint-René Taillandier, qui n'est pas aussi couru que les courses du bois de Boulogne, ne laissait cependant pas que d'être fort amusant; il y avait là environ cinq ou six réactionnaires qui se tordaient en entendant l'orateur lancer de temps en temps quelques petits coups de patte à l'avocat d'Arras ou au fougueux tribun.

Un étudiant, qui était entré là bien par hasard, veut savoir pourquoi on s'amuse tant dans ce séjour sévère; il écoute, frissonne et s'élançait d'un bond jusqu'à la brasserie Suisse, où il arrive suffoqué.

On l'entoure, on le questionne; à peine a-t-il recouvert ses sens qu'il s'écrie:

— Mes enfants, on blague la Convention!

— Où? demandent vingt voix.

— A la Sorbonne.

— Qui?

— Le père Saint-René Taillandier.

On crie, on tempête, on menace, et, bref, on décide qu'on va répandre la nouvelle du café Tabourey jusque chez Robéri et qu'on égayera le prochain cours du petit père Saint-René.

Ça n'a pas manqué. Le cours a été égayé: menaces, cris, injures, imitation d'animaux, rien n'a manqué à cette petite fête de famille.

Après un quart d'heure, M. le professeur a pris le parti de se retirer.

Les étudiants ont eu tort.

D'abord, ils ne sont pas forcés d'assister au cours de M. Saint-René Taillandier, qui n'est nécessaire à personne.

Ils ont eu tort de ne pas laisser au professeur la liberté de s'exprimer comme il l'entendait; leur retraite eût été une protestation plus digne.

Mais maintenant que j'ai dit la vérité à ces jeunes gens, tous vaillants cœurs et fidèles amants de la liberté, il me sera bien permis de penser, je suppose, que le premier tort appartient au maître.

En vérité, il sied bien mal à un académicien de faire de semblables facéties. Est-ce bien le moment de décocher d'innocentes flèches sur les hommes de la Révolution?

Quoi! au temps où nous sommes, quand tous ceux qui ont le cœur français et les sentiments vraiment libéraux prêchent l'apaisement et la conciliation, voici un érudit, un lettré qui se met à crier comme un évêque politique que Robespierre n'était pas un saint; c'est puéril, pour ne pas dire plus.

~ Quelques temps avant la révolution de Février, il y avait un professeur que la gloire de Michelet et de Quinet empêchait de dormir. Comme il n'était pas très-éloquent et qu'on le savait peu convaincu, on l'écoutait sans le moindre enthousiasme.

Pourtant, un beau jour, il alla si loin que la jeunesse commença à l'écouter un peu.

Un jour qu'il parlait justement de Robespierre et qu'il en disait tout le bien qu'il n'en pensait pas, il lève la tête pour regarder son auditoire enthousiasmé. Quelle n'est pas sa stupeur en voyant le ministre de l'instruction publique debout, pâle, le regardant d'un air sévère du haut d'un gradin!

Son émotion ne fut pas de longue durée; il s'écria avec aplomb:

— Oui, messieurs, oui, jeunes gens au cœur généreux, applaudissez à ce portrait que je voudrais transmettre à l'histoire; mais applaudissez doucement, car en Maximilien il y avait malheureusement deux hommes. Aujourd'hui je vous ai montré celui de ces deux hommes qui fut un grand citoyen, samedi je vous montrerai l'autre.

~ Excellence, dit-il, après avoir salué le ministre, je ne m'attendais pas à l'honneur de votre présence aujourd'hui.

— Je m'en suis aperçu, répondit le ministre, qui avait beaucoup d'esprit; si vous vous étiez douté que j'étais là, vous auriez attendu à samedi pour montrer le grand citoyen, aujourd'hui vous auriez parlé de l'autre homme.

Le samedi suivant le ministre revint; mais, par une fatalité étrange, le professeur se trouva indisposé. Sa maladie dura assez longtemps, mais ne l'empêcha pas de faire son chemin.

~ Une étude, fort bien faite, sur *l'armée française*, publiée dans la *Revue britannique*, vient de faire courir un frisson de joie dans l'âme de tous ceux qui l'ont lue.

L'auteur de cette étude évalue le nombre de soldats que la France peut mettre sur pied ou à cheval à dix-huit cent vingt-cinq mille hommes; c'est fort respectable.

Malheureusement, ce n'est pas d'une exactitude à faire rougir un chronomètre.

Il y aurait bien à chicaner.

Ce qu'il y aurait de singulier, c'est qu'en France, où l'on ne sait jamais ce qui se passe, tout le monde se réjouit de ce total assez imposant du reste, tandis que *l'Almanach de Gotha* a donné ce chiffre il y a plus de cinq mois, et qui n'est un secret pour personne.

Malheureusement aussi, personne n'ignore qu'une armée sur le papier ne ressemble en rien à une armée en bataille; le papier prête beaucoup et le champ de bataille ne rend jamais; de là la différence.

L'auteur tire de ses chiffres, à lui, une sage conclusion:

« La France est trop faible pour attaquer. Elle serait assez forte pour se défendre. »

Ainsi soit-il.

~ Le Salon vient d'ouvrir ses portes avec un éclat très-vif; si je ne craignais de marcher dans le domaine d'autrui, je vous dirais les tableaux à sensation; patientez et tournez la feuille.

Voici sur le Salon une anecdote épouvantable qu'on se raconte tout bas.

Le peintre X... a une voisine, M^{me} A...

M^{me} A... a un bienfaiteur très riche. Elle aime le peintre; lui, il aime la peinture. L'artiste, voulant remercier M^{me} A... de quelques bontés, lui donne un charmant paysage *la Seine à Conflans*. Le bienfaiteur entre et aperçoit le tableau, il fronçe le sourcil et demande ce que c'est.

— Mais, dit la dame embarrassée, c'est un X... je l'ai acheté trois cents francs à Sidonie; il paraît que c'est très-joli et que c'est pour rien.

— Certainement, dit le bienfaiteur, c'est pour rien, vous avez fait une belle affaire; tenez, voilà cinq cents francs, je l'emporte.

La pauvre femme n'ose pas dire non, et voilà un bienfaiteur qui a eu la rare fortune d'avoir pour cinq cents francs une toile de quatre mille.

JULES NORIAC.

La guerre, l'ouverture du Salon, Jean Dacier, aux Français, le Roi de Lahore à l'Opéra, telles sont les actualités de la semaine. Nos gravures de la guerre ne sont que le début de la campagne dont nous suivrons toutes les péripéties, grâce à nos excellents correspondants, et nos abonnés sont assurés de trouver ici, dans notre série artistique si goûtée, les œuvres les plus marquantes exposées au Palais des Beaux-Arts. Quant au Roi de Lahore, dont la mise en scène est merveilleuse, nous n'avons pas voulu en publier une gravure trop hâtive; en nous réservant pour le prochain numéro, nous pourrions présenter à notre public un travail plus exact, plus en rapport avec l'importance de l'œuvre elle-même.

NOS GRAVURES

Massenet

Nous aurions voulu citer tout l'article concernant le jeune compositeur dans le *Journal de Musique* de cette semaine, qui publie des fragments du *Roi de Lahore*, mais le manque de place nous oblige à ne citer que la partie purement biographique.

« L'auteur du *Roi de Lahore* aura trente-cinq ans le 12 du mois prochain.

Il a commencé ses études au Conservatoire de Paris, à l'âge de dix ans; à onze ans, il enlevait déjà un accessit de piano; un autre accessit les deux années suivantes; il avait dix-sept ans quand il remporta le premier prix de piano: tout en travaillant cet instrument, il étudiait l'harmonie avec M. Bazin, puis avec Savard; ce fut dans la classe de M. Reber qu'il remporta en 1860 son premier accessit d'harmonie; Ambroise Thomas se chargea ensuite de terminer ses études de composition. Il remporta son second prix de fugue en 1862, et, l'année suivante, le premier prix de composition (avec une cantate intitulée *David Rizzio*).

A partir de ce moment, il produit incessamment dans



M. MASSENET, compositeur, auteur du *Roi de Lahore*.

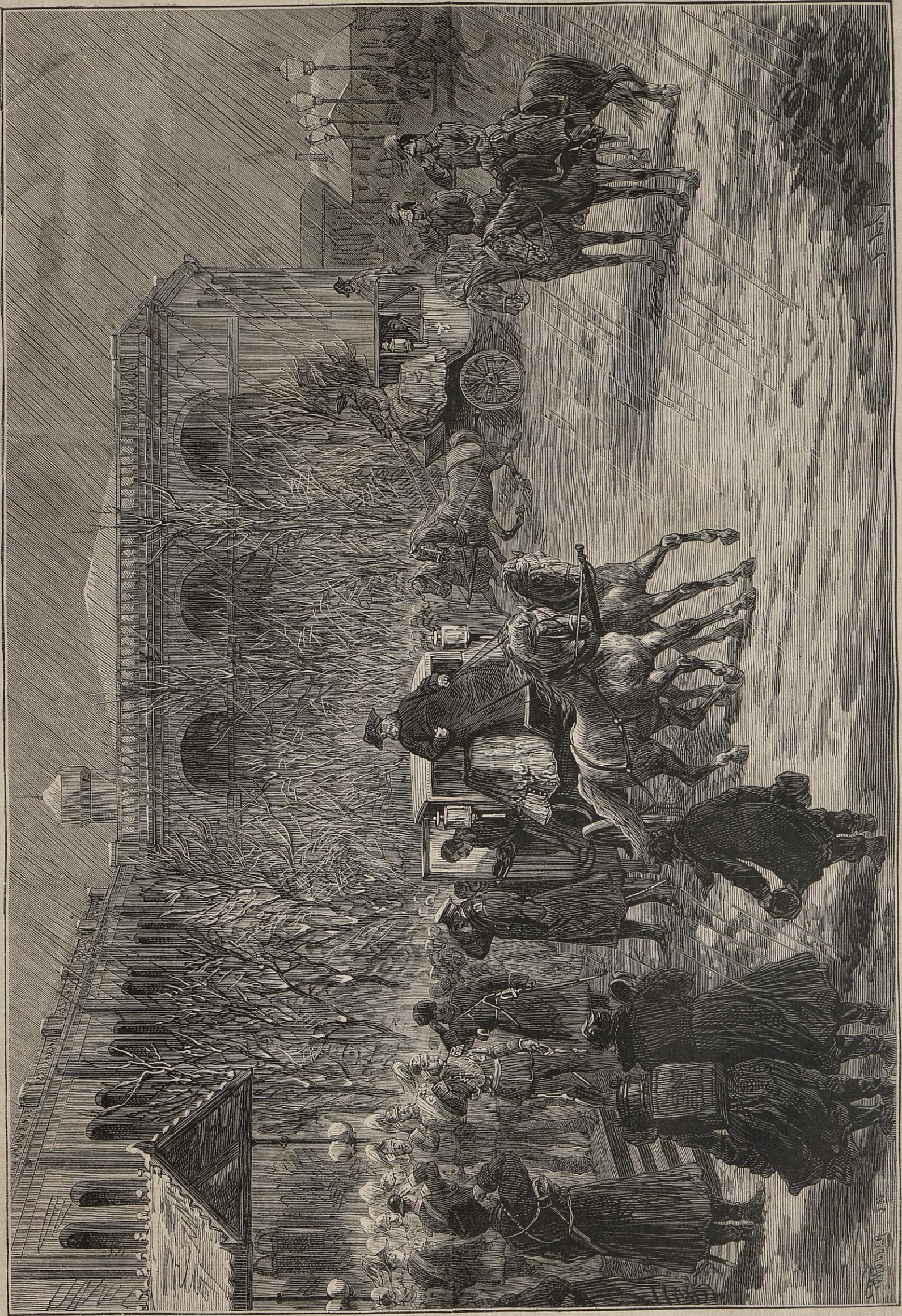
ses voyages en Italie, en Allemagne; il rapporte de Rome un poème symphonique intitulé *Pompéïa* (dont, par parenthèse, des fragments ont été replacés par lui dans les *Erinnyes* et dans la *Coupe du roi de Thulé*, opéra présenté au concours, où M. Diaz fils eut le prix). Il envoya à l'Académie une ouverture de concert et un *Requiem*.

Pasdeloup, qui n'ouvre ses portes que très-discrètement (et il a raison de ne pas laisser profaner le Temple par les Infidèles), Pasdeloup les ouvrit à deux battants, en 1867, à Massenet, qui s'y présentait avec une « suite d'orchestre » dont l'idée avait germé dans un voyage en Hongrie: ce fut un succès très-vif et qui hâta sans doute la représentation de la *Grand-tante* (unacte), à l'Opéra-Comique, jouée avec un aimable succès en 1868.

Il écrit successivement pour l'éditeur Hartmann, qui s'est fait l'apôtre de sa musique, de ravissantes mélodies sur des vers exquis, choisis, avec le tact d'un fin lettré, dans les œuvres d'Armand Silvestre; il compose une sérénade que tout le monde connaît pour le *Pas-sant* de Coppée; il écrit une seconde « suite d'orchestre » que le Concert populaire donne avec le même succès que la première; puis des œuvres de piano d'une dé-



LA GUERRE. — Départ de troupes russes de la gare de Kischeneff. — (Dessin de M. Kauffmann.)



LA GUERRE. — Saint-Petersbourg. — Départ du Czar par le chemin de fer de Varsovie. — (Cassin de M. Lix, d'après le croquis de M. Belling.)

licatesse extrême, écrites dans le style de Chopin, avec l'esprit de Stephen Heller; il compose pour le fier drame de Leconte de Lisle, les *Érinnyes*, une partition d'une grandeur digne du poète qui la lui demande.

Tour à tour on joue, au Concert national, au Concert populaire, au Conservatoire, de nouvelles pages d'orchestre. Enfin, l'Opéra-Comique lui confie un poème de Dennery, trop inférieur, malheureusement, au drame d'où il est tiré, *Don César de Bazan*, où maintes pages, égarées dans un libretto mal venu, révèlent un maître et dont un entr'acte est devenu célèbre depuis.

Il s'attaque vaillamment à la noble forme de l'oratorio qu'il modernise, si l'on peut dire, qu'il dramatise, et il écrit sa *Marie Magdaléine*, qu'un succès immense accueille, puis son *Eve*, que M. Lamoureux fait entendre à la Société d'harmonie sacrée, au milieu des chefs-d'œuvre d'Haendel, et l'on sent en l'écoutant que le jeune maître est aussi de « la famille ».

Voilà avec quel bagage Massenet se met en route pour le succès que nous lui souhaitons de tout notre cœur avec le *Roi de Lahore*.

La parole est maintenant à M. Albert de Lasalle, qui rend compte de ses impressions dans sa *Chronique musicale*.

LA GUERRE

Le télégraphe rend notre tâche bien difficile; un fait se produit-il là ou là, qu'il est immédiatement connu d'un bout du monde à l'autre, et lorsque nous sommes à même de le représenter par la gravure, il s'en est produit tant d'autres depuis, que le public regarde nos gravures comme de l'histoire ancienne. Il n'en peut pourtant pas être autrement quand nous traitons des événements étrangers; où les communications sont longues et difficiles en tout temps, et surtout en temps de guerre, attendu que nous ne pouvons et ne voulons rien faire sans des documents authentiques.

Nous croyons bon, néanmoins, de prévenir nos abonnés, afin qu'ils ne soient pas surpris de trouver, par exemple, aujourd'hui, le départ du czar de Saint-Petersbourg, quand, après une longue excursion au milieu de ses troupes, il est de retour dans sa capitale. Le départ des troupes de la gare de Kischeneff et les trois gravures d'Unghéni et des bords du Pruth sont encore dans ce cas. Nous ne nous en préoccuperons donc pas dorénavant, persuadés que notre public nous saura gré de procéder lentement pour arriver plus sûrement.

Il nous semble puéril de développer ici les récits des faits militaires qui ont rendu intéressants les points que nous représentons; les journaux quotidiens peuvent seuls écrire l'histoire de la campagne qui s'ouvre; nos gravures seront un rappel et notre texte un résumé.

A l'heure où nous mettons sous presse, les hostilités n'ont pas commencé. Le czar est allé encourager ses troupes à Kischeneff et à Unghéni, l'armée russe a passé le Pruth en plusieurs endroits, s'est dirigée en partie sur Jassy et se concentre sur le bas Danube, où des torpilles sont placées pour faciliter l'établissement d'un pont et éloigner les canonnières turques.

L'armée turque, qui était plus au nord, du côté de Widin, se masse vers Roustchouck et Choumla. Dans la Turquie d'Asie, les armées vont se trouver en présence du côté de Kars.

Nous attendrons les vrais faits pour les enregistrer, car il sera toujours difficile, au premier moment, de distinguer la vérité, chaque nouvelle variant selon sa source d'informations.

Le départ du Czar

Saint-Petersbourg se trouvait depuis plusieurs jours dans une grande fièvre d'attente et d'inquiétude. Le czar partira-t-il? Quel jour, à quelle heure, par quel chemin de fer s'embarquera-t-il? Ira-t-il directement à Kischeneff ou d'abord à Moscou pour lancer la déclaration de guerre de l'ancienne capitale de l'empire? Qui est-ce qui l'accompagnera? Voilà les questions qui tourmentaient notre public et qui ne recevaient aucune réponse exacte. Personne n'en savait rien, les journaux officiels se taisaient, donc les autres ne pouvaient parler; les officiers de police et les employés des chemins de fer ne sa-

vaient rien eux-mêmes ou au moins ne disaient rien. L'opinion publique penchait plutôt pour le chemin de fer de Moscou et pour jeudi dans l'après-midi; pas mal de personnes se tenaient à cette époque sur la perspective et autour de l'embarcadère de Moscou, mais en vain. Bref, la curiosité était telle que l'on se rendait le soir au palais d'Hiver pour chercher ce qui pourrait indiquer la présence ou l'absence du souverain dans son palais. L'étendard impérial y flottait, le maître devait être chez lui. D'ailleurs, les fenêtres des appartements impériaux étaient éclairées comme d'habitude.

Enfin, vendredi de grand matin, quand la plupart des habitants de la résidence dormaient encore paisiblement, et pendant un tourbillon de neige, inaccoutumé même dans ces régions boréales, le czar partit par le chemin de fer de Varsovie accompagné de son fils, le grand-duc héritier, du général Miloutine, ministre de la guerre; de M. le comte Adlerberg, ministre de la cour et commandant du quartier militaire de l'empereur; de l'amiral Possief, ministre des communications; du général Mezentsof, chef des gendarmes (ce qui équivaut à un ministre de police); du célèbre ambassadeur et général Ignatieff, du conseiller intime du ministre des affaires étrangères, M. Hamburger, du docteur Botkine et de quelques aides de camp. Le public, qui ignorait l'heure du départ, ne pouvait s'y trouver, et aucune démonstration en faveur du souverain partant ni en faveur de la guerre ne put avoir lieu. L'embarcadère de Varsovie se trouve hors de l'enceinte de la ville, au delà du canal de ceinture, et ne se distingue ni par l'élégance de son style, ni par la grandeur de ses dimensions.

L'empereur est en paletot ouaté au col de fourrure et en casquette. On sait gré au czar de ce peu d'apparat. — DE TRÈVES.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXIX

LES HÉROS IGNORÉS (*)

A l'heure où Paris joyeux chante,
Lorsque dans la cité géante
Les lueurs de la nuit naissent,
— Ainsi qu'une femme parée,
S'habillant pour une soirée,
Met des diamants à son front; —

Quand on voit dans chaque théâtre
La foule avec gaieté s'abattre
En fredonnant une chanson;
Lorsque dans le bal qui rayonne,
L'essaim des femmes tourbillonne
Dans une valse au doux trisson;

A l'heure en ivresse féconde,
Où tous les heureux de ce monde
Se jettent en pleine gaieté;
Combien là-bas, loin de ces joies,
O grand Paris, où tu te noies,
Souffrent leur dure adversité!

As-tu réfléchi, d'aventure,
Que, pour tous, l'injuste nature
N'ayant pas un destin pareil,
Aux uns réserve l'ombre austère,
Et garde à ceux qu'elle préfère
L'éclat puissant de ton soleil?

Chaque jour tu te passionnes
Pour des héros à qui tu donnes
Une heure de célébrité,
Et tu ne penses pas aux autres,
A ceux qui se font les apôtres
De l'immortelle Charité!

A ceux que toujours on oublie,
Humbles héros que ta folie
Méconnaît et n'applaudit pas;
Et qui sans dire une parole,
Sans espérer ton auréole,
Meurent obscurément là-bas!

Le ciel est sombre et sans étoiles:
La nuit enveloppe de voiles

La mer qui roule ses flots sourds.
Où vont ces gens dans la tempête?
Pendant que commence ta fête,
O grand Paris, de tous les jours?

Alerte! le canot s'élance!
Secourés sur l'abîme immense,
Des hommes vont bien ôt mourir;
Et méprisant le flot qui gronde,
Des héros dans la nuit profonde
A la même mort vont s'offrir!

L'ouragan redouble de rage,
Et le canot de sauvetage
Disparaît presque sous les flots;
Ceux qui regardent de la côte
Confondent, tant la vague est haute,
Le gouffre avec les matelots.

Ils vont sciemment: la mer se creuse,
Et dans sa profondeur affreuse
Semble prête à les engloutir...
Puis soudain, comme dans un rêve,
Le canot hardi se relève
Au moment de s'anéantir!

En avant! le devoir les presse!
Aux flancs du navire en détresse,
Ils vont jeter leurs crocs de fer...
Un cri retentit dans l'espace...
Qu'est-ce donc? C'est la mort qui passe
En hurlant: « Un homme à la mer! »

Un homme à la mer! c'est-à-dire
Cet épouvantable martyre
De succomber sans un adieu,
Et d'être, à son heure suprême,
Éloigné de ceux que l'on aime,
Sans pouvoir même prier Dieu!

Personne près de soi, personne
Qui vous embrasse et qui vous donne
Le baiser de l'éternité!
On disparaît dans le silence;
Et quand au ciel l'âme s'élance,
Rien que l'ombre — et l'immensité!

Ceux qui survivent font leur œuvre;
Le chef commande la manœuvre,
Calme, tranquille, le front haut:
Il faut combattre sans relâche,
Car ils n'en ont pas moins leur tâche,
Pour un bras qui leur fait défaut!

Qu'importe à ces gens la tempête?
Ils ne courbent jamais la tête
Devant cette mort sans secours.
Le poste est là; qui fuit, déserte.
Et la mer est toujours ouverte,
Prête à se refermer toujours!

Est-il donc une récompense
Qu'on leur réserve et qui compense
Ce devoir fait si noblement?
Non! pour un dont le nom surnage,
Combien n'ont pas même une page
Qui rappelle leur dévouement!

Alors d'où vient tant d'héroïsme?
Quand, hélas! le froid égoïsme
D'ins tous les cœurs est le plus fort.
Pourquoi, par les temps où nous sommes
Voyez-vous ainsi tous ces hommes
Être si grands devant la mort?

C'est que leur cœur fier et robuste
A gardé la croyance auguste
Qui grandit l'homme à son niveau.
La Religion qu'on outrage
Donne seule tant de courage,
Et fait mépriser le tombeau.

L'époque où nous vivons est sombre.
Malheur aux nations où sombre
La foi sublime des aïeux!
Malheur aux peuples où l'athée
Dresse sa tête révoltée
Pour lancer l'anathème aux dieux!

Malheur aux cités où l'Eglise
Voit ses autels sacrés que brise
L'insulteur que mon vers maudit!
C'est la foi qui fait l'âme forte.
Tout s'écroule quand elle est morte,
Tout monte quand elle grandit!

Tels sont les hommes que je chanté!
La croyance en eux est vivante,
Dont quelques-uns se font un jeu...
Et si vous les trouvez sublimes,
Toujours héros, souvent victimes,
C'est parce qu'ils croient tous en Dieu!

ALBERT DELPIT.

(*) Cette pièce de vers a été lue, vendredi 4 mai 1877, à la réunion annuelle de la Société centrale de Sauvetage des Naufragés.

COURRIER DU PALAIS

Condamné à mort pour la quatrième fois. — Les pronostics. — Deux lignes d'écriture. — Histoire banale. — Le bourreau et la victime. — L'alcool 10 jours. — Soixante-sept blessures. — Les voisins paisibles. — Un peu de gaieté. — L'intérieur d'une étude. — En causant et en riant. — Personne n'est content. — Pas même le coupable. — On est toujours père. — Il faut toujours payer.

Vous savez, lecteurs, que je m'occupe le moins possible des causes politiques et de tout ce qui peut vous rappeler trop vivement les deux années terribles; mais voici un fait exceptionnel, un cas rare que je ne puis m'empêcher de vous signaler : il s'agit d'un nommé Marin, qui vient d'être condamné à mort par le conseil de guerre de Paris, et condamné à mort pour la quatrième fois! Les esprits superstitieux peuvent à volonté trouver là un pronostic fâcheux ou un pronostic favorable; moi, je me borne à mentionner le fait. Marin est, à ce qu'il paraît, un homme instruit et distingué, et, après avoir servi pendant la guerre, il aurait continué à combattre pour la commune. Sa participation à l'insurrection, il l'avoue; mais il proteste avec énergie contre l'accusation d'avoir donné des ordres pour propager l'incendie. Cependant une preuve existe, un ordre signé de son nom pour délivrer du pétrole aux incendiaires; il affirme que ce n'est pas lui qui a tracé et signé cet écrit. Il reste contre lui seulement, à cet égard, l'affirmation de l'expert en écritures. Hélas! les experts en écritures se sont trompés quelquefois. Quoi qu'il en soit, les trois jugements qui ont précédé celui-ci et qui prononçaient la même peine ont été successivement cassés par le conseil de révision pour des irrégularités de procédure. En sera-t-il de même cette fois?

Encore une histoire que je vous ai souvent racontée et que je pourrais écrire d'avance avec les noms en blanc, afin de faire servir mon récit chaque fois que le fait se produira. C'est un ménage régulier ou irrégulier, l'homme querelleur, brutal, féroce, parce qu'il est ivrogne, que chez lui l'instinct domine et que l'instinct est mauvais; une femme honnête, douce, patiente, laborieuse, qui souffre les coups sans se plaindre, qui est odieusement maltraitée tous les jours, qui est torturée, menacée de mort, sans raison, sans prétexte, qui ne se décide qu'après des années à prendre la fuite, mais qui revient au premier mot, fût-ce une menace, reprendre son rôle de victime, et qui finit par être tuée, après avoir souvent communiqué à ceux qui l'entourent ses pressentiments lugubres. Celle dont il est question dans cette affaire s'appelait la fille Yvon; elle a été renversée, foulée aux pieds, frappée à coups de talon, si violemment que l'on pouvait compter les clous sur la chair; enfin, on a compté soixante-sept blessures ou plaies contuses sur son corps! L'homme se nomme Perdriat; c'est un garçon boucher des abattoirs de La Villette; aussi s'est-il servi du couteau. Il me semble bien vous en avoir dit assez; je ne veux pas insister sur cette scène de cruauté sauvage, qui a duré si longtemps et que les voisins entendaient derrière leurs cloisons, sans venir en aide à cette malheureuse. Après avoir commis cet assassinat, Perdriat devient d'une douceur exemplaire; il implore l'aide des voisins, il va avec l'un d'eux faire sa déclaration au commissaire de police : « Sa femme s'est tuée en tombant la tête sur le poêle. » Il demande si, par hasard, on ne le soupçonnerait pas de l'avoir tuée et s'il n'aurait pas le coupé pour cela? Devant la cour d'assises de la Seine, c'est presque un honnête homme paisible à qui il est arrivé un accident; il affirme qu'il avait déjà renvoyé la fille Yvon « parce qu'elle buvait » et qu'elle revenait toujours malgré lui. Enfin, il a bien soin d'oublier qu'il a été, à l'âge de douze ans, envoyé dans une maison de correction, et que, depuis sa sortie, il a été condamné plusieurs fois pour vol et pour violences. Et puis, enfin, il donne cette dernière excuse : « J'étais ivre, je ne savais pas ce que je faisais. »

Le jury a écarté la circonstance aggravante de préméditation, et Perdriat a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Voici, par exemple, une aventure plus gaie, — si jamais quelque chose de profondément gai peut éclore de-

vant un tribunal. Le jeune clerc d'un agrégé reçoit l'ordre de son patron de porter 4,400 francs à la Banque de France. Très-bien! le voilà nanti de la somme en billets; il la place dans son portefeuille, glisse le portefeuille dans la poche *ad hoc* de son paletot et se prépare à partir. Mais il y a là, dans l'étude, en qualité de visiteur, un jeune homme nommé Medina, qui avait l'habitude de venir parfois causer et rire avec les clercs. Donc, on cause et on rit, et on parle toilette, et l'on essaye les paletots les uns des autres, et... quand Medina est parti, le jeune clerc n'a plus les 4,400 francs dans son portefeuille.

Assignation au père du jeune clerc, qui aurait commis une faute lourde engageant la responsabilité paternelle, puisqu'il est mineur. Le père répond que son fils n'a rien à se reprocher et que, l'agréé, au contraire, a commis une forte imprudence en laissant entrer dans son étude ce jeune Medina, qui a tout avoué depuis, qui a été condamné, pour ce fait, par le tribunal correctionnel, mais qui n'a pas rendu l'argent.

Le tribunal a imité l'exemple trop célèbre donné par Salomon, — une jurisprudence qui peut avoir ses dangers, que celle de Salomon, en y réfléchissant bien, — mais le tribunal, comme vous le pensez bien, n'a pas coupé en deux le jeune clerc, ni même le jeune voleur Medina; il a seulement coupé à peu près en quatre la somme faisant l'objet du procès, et le père, non pas comme responsable de son fils, mais comme administrateur légal des biens de son fils mineur, a été condamné à payer à l'agréé la somme de 300 francs. Mais chacune des parties payera sa part des dépens.

PETIT JEAN.

SALON DE 1877

I

MM. Gervex. — Poirson. — Maxime Claude. — Motte. — De Nitlis. — Mols. — Baudry.

Le Salon de 1877 vient d'ouvrir ses immenses galeries au public. Il n'y étale pas moins de quatre mille six cent seize ouvrages de différents genres. C'est-à-dire que jusqu'à présent, sauf en 1848, où tout fut reçu sans examen, jamais le curieux n'a été convié à visiter une aussi copieuse réunion d'œuvres d'art, tant cette exposition, sous le rapport du nombre, chiffres en mains, est supérieure à celles qui l'ont précédée. Assurément, il ne faut pas conclure de là que c'est aussi la plus belle dont on nous ait ménagé le spectacle. Non, l'affirmer serait folie, déclarer le contraire est simplement justice, le plus rapide examen suffisant à convaincre que le jury s'est montré trop commode pour un bon millier de pièces, sans rien dire qui dépasse la mesure. Aussi, de ce tas d'ouvrages macabres, de cette masse confuse de productions ineptes, mal nées et mal venues, il n'est pas facile de dégager ce qui mérite l'attention et l'estime, et voilà déjà de quoi regretter qu'en admettant à l'honneur du Salon telles peintures, tels dessins, telles statues et tels bustes on ait exposé la foule à les regarder, on lui ait appris qu'il y a des gens assez abandonnés des dieux pour les commettre.

Et notez, s'il vous plaît, que l'on ne contente personne, à proprement parler, l'en essayant de satisfaire tant de monde. D'une part, bien des peintres de talent souffrent du voisinage que trop de bienveillance fait subir à leurs œuvres, et, d'autre part, l'auteur d'un méchant tableau, qui devrait s'estimer infiniment heureux de se voir accroché au dernier rang du panneau qu'il déconsidère, jette des cris de paon et réclame, ou fait réclamer impérativement, une place en pleine cymaise. Car la cymaise, c'est l'affaire, la grande affaire du moment. Ce qu'on se remue pour obtenir la cymaise n'est pas croyable; ce que l'on met parfois en chemin d'influences passe l'imagination; les députés se hâtent, les sénateurs se pressent, les gros bonnets s'agitent, on la veut, on l'a, et la question de savoir la figure qu'on y peut faire ne compte absolument pour rien. Mon Dieu, il est certain qu'il y a des cadres qui perdraient à n'être point examinés d'assez près; en raison de leurs proportions ou de leur facture, ceux-là doivent être placés sous l'œil pour être jugés convenablement; mais, en

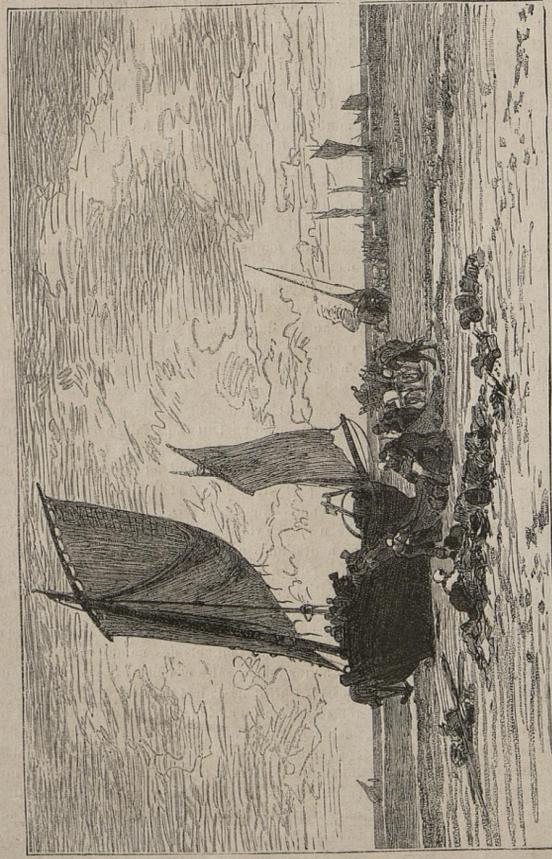
revanche, combien pourraient sans danger subir la critique à de grandes distances, combien gagneraient à être placés haut et vus de loin!

Done, si le présent Salon est fort nombreux, gardons-nous d'en tirer quelque vanité : c'est à un excès étonnant d'indulgence qu'on le doit. L'art n'en profite guère; notre école n'en sort ni plus robuste ni plus respectée; les jeunes artistes n'y trouvent pas plus d'occasions de s'instruire sur ce qu'il faut faire pour bien faire; les anciens n'y retrempe point davantage leurs forces; que de raisons pour la critique de se montrer amère! et, chose probable, que dis-je! résultat trop assuré, le visiteur en revient plus las, plus assommé que de coutume. Tel est, pourtant, la conséquence ordinaire de ces exhibitions à outrance, quasi sans limites.

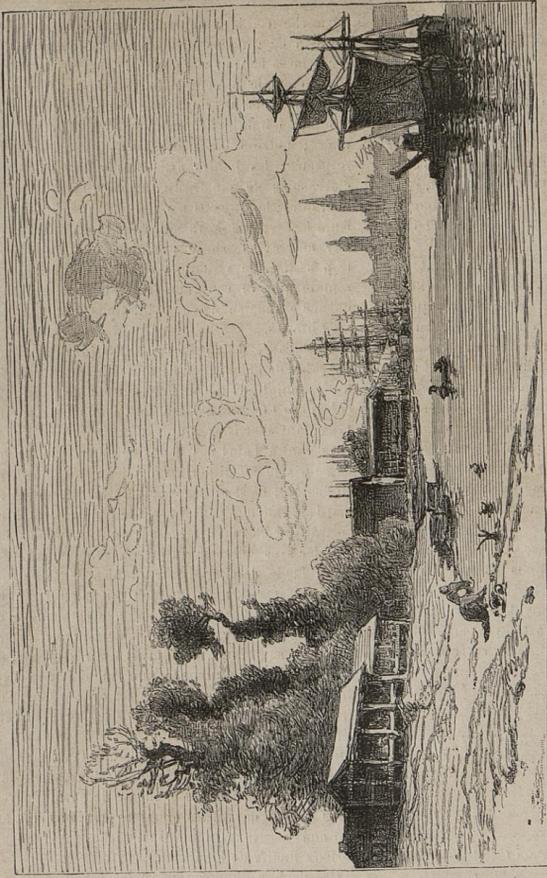
Cependant, il faut être juste, le jury n'est pas responsable de l'exposition de toutes les peintures, de toutes les sculptures : beaucoup entrent de plein droit au palais des Champs-Élysées, tout bonnement parce que, provenant d'artistes munis d'anciennes récompenses, elles sont à l'abri des coups de l'aréopage, ce qui ne laisse pas de constituer un privilège très-abusif, soit dit en passant. C'est ainsi que M. Galimard, oui, M. Galimard lui-même, peut braver le public et montrer un portrait (n° 883 du catalogue), qu'il est malaisé de contempler sans ressentir un joyeux étonnement. Ah! il serait facile de citer d'autres tableaux qui ne sont pas de M. Galimard, mais qui pourraient en être; certes, l'espèce n'en est pas rare au Salon de cette année. A quoi bon? Ce serait vraiment dépenser mal à propos ses peines et son temps, et j'aurais beau les juger, si j'en parlais, avec l'indulgence que l'on doit aux caprices des gens malades, en dépit de ces précautions, j'aurais l'air encore de m'acharner sur des œuvres et des artistes dignes plutôt de compassion. Mais laissons ces sujets tristes. Chacun suit son penchant. Ceux-ci sont nés pour exécuter des tableaux exécrables, ceux-là pour peindre de passables et même de parfaits; voilons-nous la face devant les premiers et allons aux autres, qui nous assurent du moins de réelles satisfactions, de sérieux motifs de louanges.

Or, nous commencerons notre revue, cette année, par le tableau que M. Gervex intitule *la Communion à l'église de la Trinité*. Aussi bien M. Gervex est un artiste de talent qui sait beaucoup et bien; mais il faut le prévenir tout de suite qu'il gâte de précieuses qualités natives et acquises, par une manière lâche et expéditive qui lui jouerait bientôt, s'il n'y prenait garde, de fort méchants tours. Représentée de grandeur naturelle, la scène se montre de face. Au premier plan, les marches du chœur; un peu à gauche, des communionnaires, dans leur ample et chaste uniforme de mousseline blanche, les descendant les mains jointes, le visage heureux, rayonnant; au deuxième plan, une rangée de fillettes que l'on devine derrière un nuage de voiles, agenouillées à la table sainte, reçoivent la communion des mains d'un prêtre accompagné de diacres et d'enfants de chœur. Au fond, l'autel et son tabernacle doré, l'abside avec ses arcades, ses piliers, ses hautes baies égayées de vitraux multicolores. Tout à fait à gauche, dans l'angle et engagé dans le cadre, un groupe de parents — hommes graves, jeunes femmes en toilettes fraîches, jolis enfants — s'appuie ou s'accoude sur une balustrade de pierre.

Telle est exactement décrite cette composition que recommandent surtout la parfaite harmonie des tons, le charme des clartés adoucies par le coloriage des vitraux, l'atmosphère chaude et imprégnée d'encens qui vibre partout, la finesse et la fermeté d'un effet doux, inattendu et juste à la fois. Aussi à première vue ce tableau touche vivement les regardants. C'est seulement au bout d'un peu d'examen qu'on songe à réclamer de l'artiste ce qu'il a négligé. Pourquoi, par exemple, se singulariser par des contours toujours hésitants, flasques, havocheux? Pourquoi viser principalement des types vulgaires et sans beauté? Pourquoi encore avoir emmanché aux poignets des dames réunies à gauche des mains laides, sales et noires? Soyez large dans les masses, soit, mais délicat dans les détails; ne vous arrêtez pas rien qu'au bloc, pensez aux têtes, aux mains des personnages, aux plis des étoffes. Non, on ne devrait pas joindre à des qualités d'un ordre si élevé des défauts que M. Gervex pouvait facilement éviter, lui qui, savant et bien doué, dessine et modèle, quand il veut, mieux que tant d'autres. Vous vous souvenez de son excellente étude de l'an passé. En un mot, et pour fi-



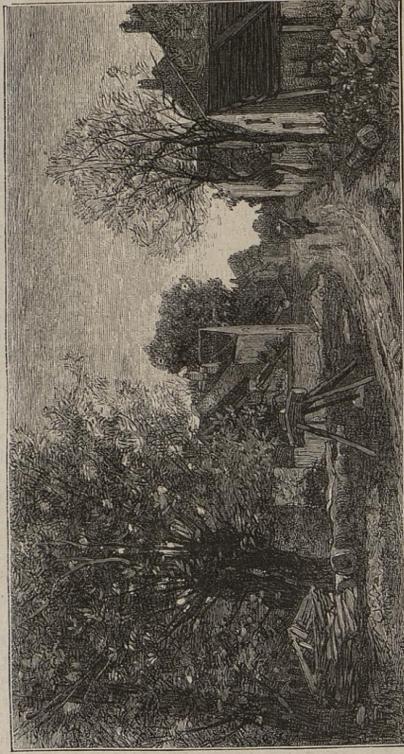
KARL DAUBIGNY. — L'embarquement des filets pour la pêche aux harengs, à Berck.



LAPOSTOLET. — Rouen.



LÉPINE. — Les bords de la Seine, à Saint-Denis.



YON. — Le Bas-de-Villiers, le soir.



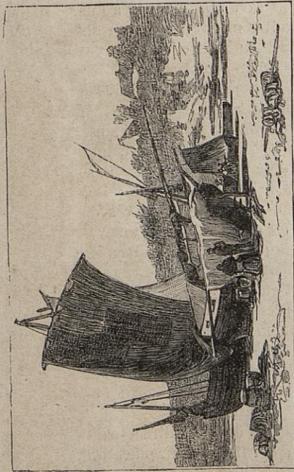
DAMOYE. — Les prairies de Mortefontaine.



PETT. — La table du jardinier.



CASSAGNE. — Vue de Fontainebleau. — Route de Milly.



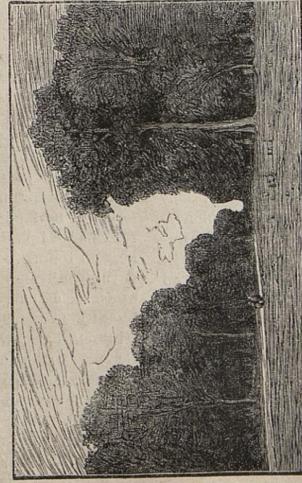
VERNIER. — Bateaux séchant leurs voiles, à Yport.



DE PAAL. — Grande route de Paris, forêt de Fontainebleau.



BOUCHÉ. — La campagne au printemps.



RAPIN. — Le matin, dans les bois de Cernay.



LE SÉNÉCHAL. — Les falaises du Tréport à marée basse.



ZUBER. — Un troupeau d'oies, à Seppois-le-Haut, Haute-Alsace.



BAUDOIN. — La cueillette des olives, dans le Bas-Languedoc.

nir sur ce sujet, j'applaudis de grand cœur à cette *Communion*, parce qu'on y trouve des mérites rares répandus à pleines mains; mais, en même temps, je regrette sincèrement que le peintre n'en ait pas haussé le prix et assuré le succès futur, en conduisant et achevant son œuvre avec plus de tact, de goût et de réflexion.

Dans un genre moins élevé, un tableau qui, tout de suite, a conquis les sympathies du public, c'est la *Jetée de Trouville*, de M. Poirson. Malgré le temps qui menace et un vent violent soufflant du large, quantité de promeneurs et de promeneuses — Parisiens et Parisiennes, sans doute — flânent sur cette jetée battue des flots. Un vapeur vient d'en dépasser la pointe; il rentre au port, et des passagers échangent en passant, de loin, avec des personnages de la jetée, des saluts, des signes de reconnaissance. Et la tempête, qui fait mugir les vagues et qui fouette les cordages, colle les robes aux jambes et secoue avec force les paletots. Tout cela loquemment agencé, exprimé d'un pinceau souple, exact et spirituel, fait, en vérité, une fort jolie chose qu'on ne se lasse point de regarder.

J'en dirai autant, sinon plus, du panneau de M. Maximie Claude, inscrit ainsi au livret : « Ces messieurs sont servis! » Assurément la pièce n'est pas grande; mais quelle finesse de coloris! quelle précision d'effet! quel charme imprévu et piquant! Ces « messieurs » sont des chasseurs qui interrompent leurs exploits pour dîner dans une belle salle d'auberge. Or, tandis que le festin s'appête, ils causent, les uns debout, les autres assis, jeunes ceux-ci, vieux ceux-là, chacun racontant ses prouesses du jour. Mais la bonne s'avance et, du plus beau ton qu'elle peut prendre, elle dit : « Ces messieurs sont servis! » Voilà tout, et c'est délicieux, travaillé à souhait, dessiné à point, mimé à merveille. J'appelle l'attention sur le reflet d'un coup de soleil qui éclaire les chevrons du plafond. C'est peu de chose, dira-t-on. A la bonne heure, mais ce peu de chose est parfait.

M. Motte a été moins heureusement inspiré cette fois que les années précédentes, et le *Samson* qu'il expose aujourd'hui, pour l'ordonnance, la couleur et le reste, ne vaut point le *Cheval de Troie*, ni la *Pythie*, ni le *Basil* des dernières expositions. Patience; gardons-nous de décourager l'artiste; je crois M. Motte capable de prendre une honorable revanche. M. de Nittis n'a pas non plus, lui, réussi son *Paris vu du Pont-Royal*, comme sa *Place des Pyramides* du dernier Salon. Il s'en faut même de beaucoup. Assurément on y découperait encore des coins bien plaisants, bien remuants, bien vivants, très-parisiens, mais cela n'est pas solidement cousu ensemble; il y a de l'indécision dans les plans, la composition est anémique, l'effet manque d'aplomb, et même, chose assez surprenante et inhabituelle au peintre, certaines parties — examinez au fond les bâtiments du Louvre — n'ont pas tout l'accent de vérité désirable. C'est comme le *Quai du Louvre vu de la galerie d'Apollon*, par M. Mols; il était possible, sans doute, de nous en fournir un portrait plus ressemblant. Ce n'est pas que M. Mols soit sans talent; cependant sa peinture nous causerait des plaisirs autrement vifs et durables, s'il consentait à l'enfermer une bonne fois dans un dessin ferme, simple et naïf.

J'acheverai ce premier article en publiant tout le bien que je pense du portrait exposé par M. Baudry, sous le n° 126, l'un des plus magistralement exécutés et des plus noblement conçus de ce Salon. C'est du portrait du général Cousin de Montauban qu'il s'agit. Représenté en pied, debout de trois quarts, le général s'appuie du bras droit sur son cheval, lequel, vu de face, levant fièrement la tête, dresse une oreille attentive. Au fond, dans la campagne, s'aperçoit un gros de cavaliers. On pressent, malgré le calme de l'officier, une lutte sérieuse et prochaine. Distinguée à bien des titres, cette effigie est remarquable surtout par la correction du dessin, aisée, sans roideur ni sécheresse, par la rare souplesse du modelé. On ne trouve nulle part la tension de l'esprit, l'effort de la main. Ainsi, le peintre semble avoir imprimé sans peine sur le visage les caractères de la vie, et l'on dirait que les traits, les prééminences osseuses, les plis de la peau, ont été indiqués librement, dans une pâte obéissante et facile. Et puis, sous l'étoile épaisse et lourde de l'uniforme, comme on de fine un corps qui, dans l'instant, pourrait remuer et marcher! Je ne dis rien de l'attitude parfaitement choisie, de la couleur plus fine que solide peut-être, plus délicate que robuste, exquise cependant; je ne dis rien non plus de

l'exécution primesautière, animée, fluide comme de coutume. Pour me résumer, dans le genre, M. Baudry a remporté souvent, comme on sait, des victoires éclatantes. Mais a-t-il jamais fait mieux que dans cette circonstance? a-t-il ailleurs, mieux condensé ses qualités d'observateur, de dessinateur et de peintre? Je ne le pense pas.

OLIVIER MERSON.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: *Jean Dacier*, drame en cinq actes et en vers, par M. Charles Lomon. — AMBIGU: *Un retour de jeunesse*, drame en cinq actes et en vers, par M. Jules Barbier. — ODÉON: Reprise de *Mauprat*.

MON Dieu! qu'il y avait donc à Paris, le vingt-huit avril mil huit cent soixante-dix-sept, un homme souverainement et complètement heureux! Cet homme était M. Coquelin. Il atteignait, ce jour-là, au but de toute sa vie, il réalisait son rêve le plus ardent: Il jouait un grand premier rôle, un amoureux. O triomphe! ô rayonnement! Il avait jeté bas sa casaque de Mascarille; il n'était plus le valet, celui qui fait rire la foule avec son corps, avec sa voix, avec son nez; il était un homme comme les autres. Que dis-je, comme les autres? supérieur aux autres. Il avait des bottes, comme Bressant dans *le Lion amoureux*, des bottes et une épée; il était commandant, presque général; il allait, il venait, il arpentait la scène plein de fierté; il donnait des ordres, et, chose surprenante, ces ordres étaient exécutés. Chose plus surprenante encore! il était aimé, et pour lui-même, aimé non plus d'une soubrette, mais d'une grande dame, d'une comtesse. M. Coquelin prenait sa revanche, ce soir-là, de tout un passé d'humiliations, de chiquenaudes, d'invectives et même de coups de pied; il n'avait plus rien à envier aux Mélingue, aux Lafontaine, aux Laferrière; il donnait la main au marquis de Puy-Laurens; — et lui, lui le Scapin de la semaine dernière, il voyait, au cinquième acte, la comtesse de Valvielle se rouler à ses pieds, mouiller de larmes ses mains, et finalement expirer d'amour pour lui.

Voilà pourquoi M. Coquelin était si complètement heureux le vingt-huit avril mil huit cent soixante-dix-sept. Comme le *Satyre* de la *Légende des Siècles*, son pied fourchu semblait faire des trous dans l'azur, à chaque pas. Il jouait *Jean Dacier*, un drame nouveau pour la réception duquel il s'est beaucoup entremis. — Jusqu'au jour de la représentation, la pièce avait été annoncée avec cette orthographe: *Jean d'Acier*, qui parlait plus à l'œil et qui était tout à fait dans la couleur vendéenne. *Jean d'Acier* rappelait Jean Chouan, Cœur-de-Roi, Jambe d'argent; — *Jean Dacier* ne rappelle rien du tout. Mais ce n'est là qu'une toute petite chicane. *Jean Dacier* est un beau rôle pour M. Coquelin et un heureux début pour M. Charles Lomon, un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans.

Le sujet de *Jean Dacier* n'est pas précisément neuf; il a servi à bien des drames, à bien des comédies, et même à quelques vaudevilles. C'est l'histoire d'un paysan devenu soldat républicain, et qui épouse une femme noble pour lui sauver la vie. Lorsqu'on a averti M. Lomon des souvenirs que réveillait sa pièce, elle était achevée, sans doute. Il ne lui en aura pas été moins désagréable de s'entendre dire: « Votre œuvre ressemble, dans l'ensemble ou dans les détails, à *Cadio*, au *Mariage au tambour*, à *Marceau* et même à *Riquiqui*. » M. Charles Lomon se sera récrié avec énergie, en assurant qu'il ne connaissait pas ces pièces. Et voilà bien son tort! Et voilà le tort de presque tous les nouveaux venus au théâtre! Ils ne connaissent pas ou ne veulent pas connaître ce qui s'est fait avant eux. Il y a là moitié orgueil et moitié paresse. Mon humble avis est que, lorsqu'on se mêle d'embrasser une profession, quelle qu'elle soit, il est indispensable d'en avoir étudié les premiers éléments. Or, il faut autant d'études préparatoires pour devenir auteur dramatique que pour devenir ingénieur des ponts et chaussées, si ce n'est davantage. Que diriez-vous de quelqu'un qui vien-

drait vous apprendre, avec la sueur de l'enthousiasme au front, qu'il a inventé les ponts en fil de fer? La bonne foi ne suffit pas plus en art qu'en science. Dans un métier aussi compliqué que le métier dramatique, encore une fois, il faut savoir, c'est la loi inévitable, à moins... à moins d'apporter du génie. Or, tel n'est pas encore le cas de l'auteur de *Je n'Acier*, qui n'a jusqu'à présent que beaucoup de talent.

Il n'était pas permis à M. Charles Lomon d'ignorer Paul Meurice, Ponsard, Michel Masson. En passant, cependant, je veux le laver du reproche presque unanime qu'on lui a fait d'avoir emprunté son dénouement au roman de *Quatre-vingt-treize*. Sa pièce était composée et reçue avant la publication du livre de Victor Hugo. Cet acte de justice accompli, il me permettra de regretter de n'avoir trouvé dans son drame, en dehors du sujet, plusieurs fois exploité, que des situations prévues et des sentiments notés à l'avance.

Il m'eût été excessivement agréable de me rabattre de la sévérité de mon point de vue sur le mérite de la versification. Mais j'en suis à demi empêché par la discrétion de l'auteur. Il est d'usage de faire distribuer à la critique, avant ou après la représentation, des épreuves imprimées de tout ouvrage en vers; cela va de soi. Pour être sainement jugé, le vers veut être lu autant qu'entendu. Cette fois, rien de pareil, pour une cause que j'ignore. N'ayant pas songé à me munir d'un sténographe, je ne saurais exprimer une opinion définitive sur la facture de M. Charles Lomon. Une impression généralement favorable, voilà ce qu'il m'en reste. Mais combien de réserves! que de soubresauts! que de froissements! que de choses restées incompréhensibles, et qui m'eussent été peut-être expliquées par la brochure!

Des beaux vers! il y en a dans *Jean Dacier*, il y en a même trop; la recherche du cornélien y est visible. Le ciel me garde de rééditer le mot de Talma aux auteurs qui lui apportaient des tragédies: « Sur-tout, pas de beaux vers! » C'est le mot stupide et jaloux d'un comédien sublime qui voulait créer tout de rien, et tirer une flamme d'un morceau de bûche. Les tirades abondent sous la plume de M. Lomon, et principalement les tirades patriotiques; il y en a d'enlevantes, dans la goût de *l'Hetman*; par malheur, elles sont quelquefois rimées dans le même goût, qui est insuffisant (j'ai saisi au passage *trop* et *bourreau*). Quelquefois aussi le zèle de l'auteur l'emporte à écrire des vers comme celui-ci, si peu justifié dans nos dernières aventures:

Car être général c'est signer la victoire!

Jean Dacier a été fort applaudi, sinon fort goûté; ce sera un succès comme *Rome vaincue*. Il a été joué, le premier soir, d'une manière inégale. M. Maubant, qui remplit le rôle d'un représentant du peuple, n'avait pas toute sa voix, mais il avait toute son énergie. M^{lle} Favart prolonge ses moindres paroles de façon à leur enlever tout accent de sincérité; si son rôle avait eu cinq cents vers, la pièce ne finissait qu'à trois heures du matin. Les honneurs de la soirée, comme on dit, ont été pour M. Coquelin, qui ne regrettera pas sa tentative; il y a mis tout le talent qu'on pouvait y mettre; — mais, sans vouloir désobliger cet excellent artiste, il n'est pas encore de la force de Frédérick-Lemaître.

Quelques jours avant la représentation de *Jean Dacier*, l'Ambigu avait eu, lui aussi, son drame en cinq actes et en vers: *Un Retour de jeunesse*, par M. P.-J. Barbier. Ce retour de jeunesse est surtout un retour de poésie. Comme M. Lomon, M. Barbier a eu ses grands jours de la Comédie-Française, — car il ne faudrait pas s'imaginer que le cas de M. Charles Lomon soit un cas exceptionnel, un événement inouï. A vingt-cinq ans, M. Jules Barbier voyait acclamer également au Théâtre-Français une pièce en cinq actes et en vers: *Un Poète*; il y a juste trente ans de cela, presque jour pour jour. A vingt-cinq ans, vers la même époque, M. Adrien Decourcelle donnait sur la même scène cinq actes en vers: *Don Guzman ou la Journée d'un séducteur*. A vingt-cinq ans encore, Victor Séjour y faisait applaudir *Diégaris*.

Un Retour de jeunesse est un drame intime; c'est le drame douloureux du dernier amour chez un

homme de quarante ans. Ce quadragénaire marié, dont l'auteur a fait un avocat, perd sa dernière cause auprès d'une petite comédienne des boulevards. Il remporte sa serviette dans sa famille. Des détails spirituels et délicats animent cet ouvrage, qui tranche singulièrement sur le répertoire habituel de l'Ambigu, et qui — par cela même peut-être — a été accueilli avec une sympathique déférence. Le public sentait un poète battu par l'orage et cherchant le premier abri venu. « Entrez et réchauffez-vous! » lui a-t-il dit. La pièce de M. Barbier est interprétée avec autorité et ardeur par M. Montlouis, — et avec un charme tout particulier par M^{lle} Lina Munte, qu'on avait déjà remarquée dans *Justice*. Quant aux autres artistes, comme l'a écrit Banville, « leurs noms, à force d'être inconnus, prennent des airs de paradoxes. »

L'Odéon a repris le *Mauprat*, de George Sand, un drame qui parfois tombe dans le mélodrame, et qui, assurément, ne vaut ni *Clautie*, ni *le Marquis de Villemer*, ni même *le Mariage de Victorine*. Tel est cependant le prestige de ce grand nom, que la foule, et particulièrement la jeunesse, accourent chaque soir à cette pièce, reflet d'un beau livre.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *Le Roi de Lahore*, opéra en cinq actes — dix tableaux, de M. L. Gallet, musique de M. Massenet (27 avril).

Pour qui sait voir et entendre, il est évident que l'on veut le succès du *Roi de Lahore*, de ses auteurs et de ses interprètes. Nous ne pouvons, quant à nous, que le souhaiter, et par amour du prochain encore plus que par amour de l'art.

Dans notre pensée, « on » est, en deux lettres, le pseudonyme collectif d'une troupe d'amis qui organise en ce moment une poussée d'enthousiasme en faveur de M. Massenet. Le jeu est dangereux.

Ce qui nous fait peur surtout pour l'auteur du *Roi de Lahore*, ce sont ces feuilletons en délire que l'on publie sur lui, rééditions presque textuelles des dihyrambes de l'autre mois à propos du *Timbre d'argent*. C'est là un pronostic fâcheux, encore que nous ayons le sincère désir qu'il ne se réalise pas dans sa rigueur cruelle.

M. Massenet est, en effet, un jeune musicien fort intéressant; il travaille, il cherche, il vise haut; mais il n'en est qu'à son premier début sérieux; et c'est quand il tâtonne encore qu'au lieu de lui montrer sa route, on veut l'arrêter net, en l'étouffant sous des lauriers trop tôt cueillis. Le procédé peut être mortel, car, après tout, cent kilogrammes de fleurs vous écrasent aussi bien un homme qu'un pavé du même poids, fût-il lancé par un ours bien intentionné.

C'est avec un petit acte, intitulé *la Grand'tante*, que M. Massenet se présenta pour la première fois aux dilettantes de l'Opéra-Comique. Il y a de cet événement sans importance, une dizaine d'années. Depuis, la direction du même théâtre lui confia le livret de *Don César de Bazan*; mais l'œuvre tomba tout à plat, et on n'en put sauver qu'une séguedille, morceau d'un jet très-franc, il est vrai, et qui méritait la place qu'on lui a faite dans les concerts. M. Massenet s'est ensuite donné, corps et âme, à la symphonie, à l'oratorio, et c'est dans cette nouvelle carrière qu'il a réussi à apprendre son nom à la foule.

Le voilà maintenant revenu au théâtre. Est-ce bien là le terrain sur lequel il doit s'illustrer? Sa nouvelle partition a été écoutée avec une curiosité sympathique; mais les connaisseurs ont pu n'y pas trouver toutes les qualités essentielles de l'opéra. Les voix n'y sont traitées, le plus souvent, que comme des instruments faisant leur partie dans l'orchestre; et il s'ensuit que les personnages chantants qui sont là, visibles sur la scène, n'ont pas devant le tympan du spectateur l'importance qu'ils

ont pour sa rétine. Ils ne se détachent pas de l'ensemble sonore aussi nettement que leur silhouette se dessine sur le fond du décor.

C'est là, d'ailleurs, le gros péché de la « jeune école », et nous ne pouvons l'en absoudre. Elle fait de la musique pour la musique, comme autrefois on faisait de l'art pour l'art; et cette musique, elle l'écrit sans se soucier de savoir si elle sera chantée par des personnages de chair vivante, dans un lieu déterminé par des décors et des costumes, ou bien si elle sera exécutée au coin du feu par quatre instruments à cordes.

En un mot, on veut planter le drapeau de la symphonie devant le trou du souffleur. Mais, jusqu'aujourd'hui, la tentative a échoué. Les œuvres d'un caractère symphonique qui ont recueilli quelques applaudissements au théâtre les doivent à un couplet, à un air de ballet, à une mélodie franche, apparaissant tout à coup au milieu de la mêlée de l'orchestre et des voix.

C'est ainsi que dans *le Roi de Lahore* les pages les mieux accueillies sont justement celles qui ne sont point conçues suivant le système général suivi par l'auteur. La romance de Scindia au quatrième acte, le seul morceau que l'on ait bissé, doit son succès à sa forme nettement accusée; l'idée n'en est pas d'une invention supérieure, mais elle se dessine franchement; pour un moment, l'orchestre n'est plus jaloux du chanteur et ne cherche pas à parler aussi haut que lui.

Un bon morceau de théâtre, c'est encore le finale du troisième acte, dont l'ensemble vigoureux revient par deux fois, suivant l'ancienne mode, et pour la plus grande satisfaction de l'oreille.

Il y a aussi de bonnes intentions dans la scène initiale du second acte; on y sent indiqué, bien que d'une main un peu timide, le double tableau que le spectateur a sous les yeux: au premier plan, des soldats jouant aux dés, et, dans le fond, des bayadères qui dansent.

Le chœur d'introduction du premier acte, bien qu'il ait passé inaperçu, nous a séduit, parce qu'il est vraiment coloré et qu'il a un accent exotique très-marqué.

La marche indienne, dont les fanfares célèbrent le couronnement de Scindia, est une page brillante mais qui évoque, à son désavantage, le souvenir du quatrième acte de *l'Africaine*.

Il y a aussi dans le ballet plusieurs morceaux d'un tour délicat et où se révèle une grande ingéniosité dans le maniement des forces de l'orchestre. Nous relèverons particulièrement le passage accompagné par les cordes graves des harpes dont les notes sourdes, perceptibles cependant, montent avec obstination tous les degrés d'une gamme mineure.

Telles sont les pages de la nouvelle partition qui se sont fixées dans notre souvenir. En les énumérant avec un empressement dont on nous tiendra peut-être compte, nous avons voulu prouver qu'aucun parti pris haineux ne nous animait contre une œuvre dont les tendances générales choquent d'ailleurs nos convictions les plus arrêtées.

L'exécution a été fort convenable dans son ensemble. On a applaudi M^{lle} de Reszké, au gosier vibrant, et aussi Salomon, et les deux basses, Boudouresque et Menu. Mais c'est le baryton Lassalle que le public a le plus fêté, pour les qualités de sa voix, aujourd'hui arrivée à maturité, et encore, par-dessus tout même, pour les sensibles progrès qu'il a faits dans l'art de phraser, de mener à bonne fin une mélodie en en soulignant tous les accents.

Le livret a le mérite peu commun d'être clair. Il nous transporte dans l'Inde à une époque certainement antérieure à l'invasion anglaise.

Pour réduire à sa plus essentielle expression la fable mise en scène par le poète, nous avons devant les yeux Alim, roi de Lahore, et le prince Scindia; tous les deux sont amoureux de Sitâ, prêtresse d'Indra. Mais comme ils ne peuvent se la disputer qu'à armes inégales, Scindia emploie la trahison; il tue son rival à la guerre et se fait couronner roi à sa place. Pourtant l'âme d'Alim s'en est allée au paradis d'Indra, et elle a obtenu de ce puissant dieu qu'elle reviendrait sur la terre pour y chercher Sitâ et s'en voler avec elle vers le séjour des voluptés éternelles. Ces faits s'accomplissent; Alim, ressuscité, meurt une seconde fois pour l'amour de Sitâ au moment

où celle-ci, voulant fuir les obsessions de Scindia, se perce la poitrine d'un coup de couteau. Et Indra reçoit les deux amants dans son paradis.

Ces beaux prétextes à décors ont été saisis par l'Opéra avec tout l'empressement qu'on peut s'imaginer. Le paradis d'Indra, malgré son aspect un peu terrestre, est une toile éclatante. Le temple, qui est présenté deux fois sous deux angles différents, doit être d'une justesse de lignes à satisfaire les archéologues orientalistes les plus renseignés. Le décor qui représente une rue de Lahore est un chef-d'œuvre de perspective et de couleur.

Mais ce qui est surtout le charme des yeux, ce sont les cinq cents costumes dessinés par le savant et inventif M. Eugène Lacoste. Nos collaborateurs qui tiennent un burin nous prient de leur laisser le plaisir de décrire ces merveilles d'érudition et de goût. Inclignons-nous devant la supériorité des moyens dont ils disposent. Toutefois, prenons cette note que le nom de M. Lacoste a été mis sur les affiches de l'Opéra; usage nouveau dans la maison, et qu'on n'a pu adopter que sous l'impulsion d'un succès incontesté.

ALBERT DE LASALLE.

LE NOUVEL ART D'AIMER!

Sous ce titre, notre collaborateur Pierre Véron, vient de publier à la librairie Dentu (galerie d'Orléans), un volume qui obtient un succès de vogue.

Jamais l'esprit d'observation et la verve satirique de l'auteur de tant d'œuvres justement populaires, n'avaient été mieux inspirés que dans ce livre, dont chaque chapitre, tour à tour émouvant ou fantaisiste, est un acte de la comédie humaine.

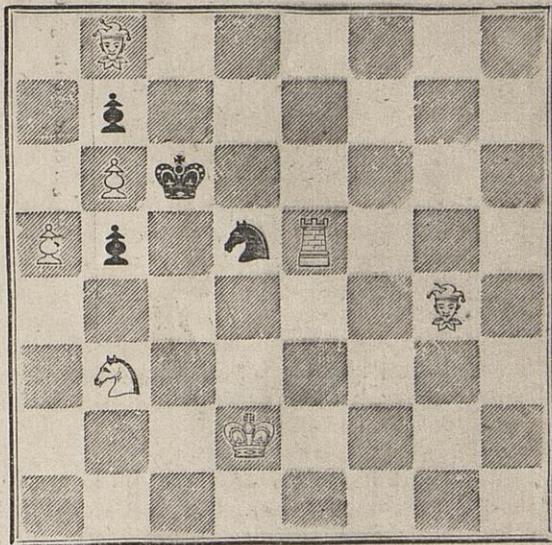
En quelques jours, la première édition sera enlevée; la seconde est sous presse.

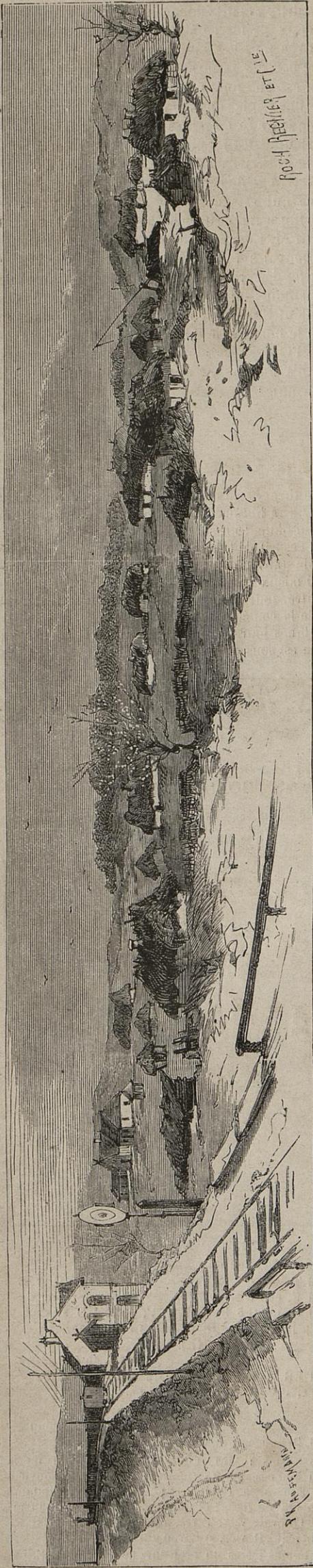
ECHecs

PROBLÈME N° 654

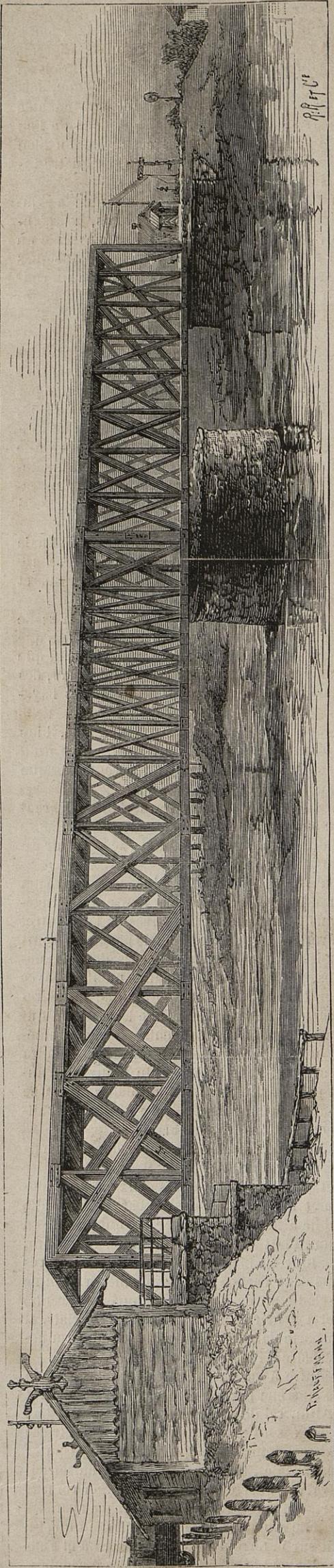
COMPOSÉ PAR M. F. HEALEY

English chess Problems.

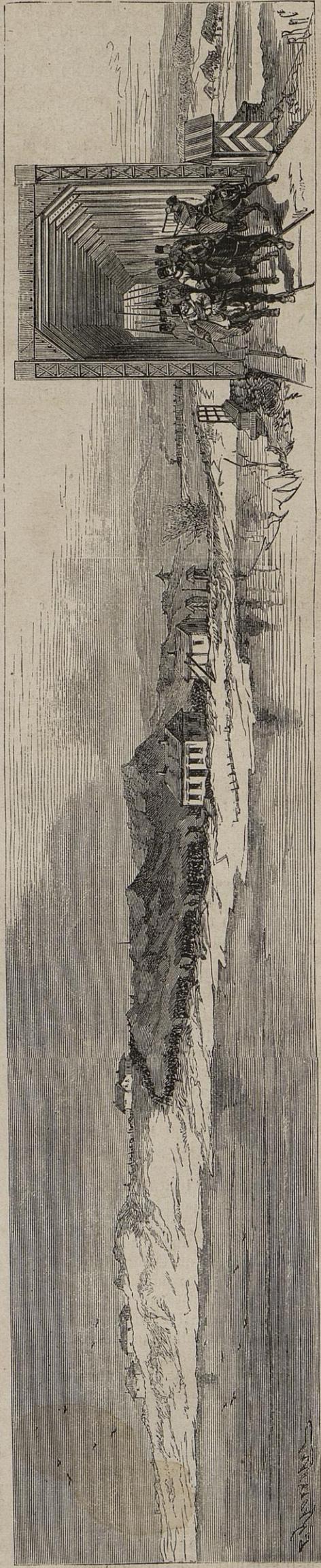




Vue générale du village et de la gare d Ungghéni, rive droite du Pruth.



Pont du Pruth. — Passage de la frontière de Bessarabie, à Ungghéni.



Rive gauche du Pruth, à Ungghéni.

LA GUERRE. — Frontière russo-roumaine. — (Dessins de M. Kauffmann.)

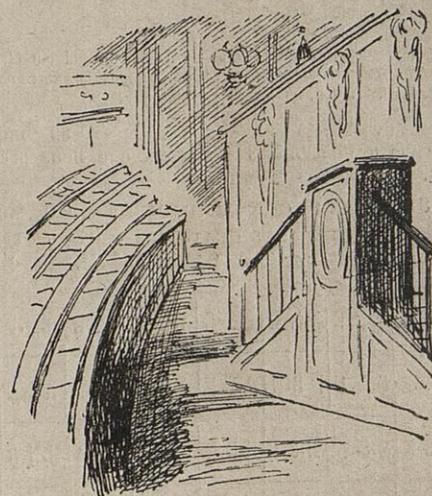
REVUE COMIQUE, PAR CHAM



EN VACANCES
— Sapristi! je ne les ai donc pas démolis à la Chambre?



— Comme il péroré, ton mari! — Voici ses vacances terminées, il va se remettre à ne rien dire.



UN BON POINT
Le calme régnant à la Chambre.



— Votre mari dort?
— L'habitude! c'est l'heure où il siège à la Chambre.



LE PEINTRE IMPRESSIONNISTE
— Ah! mon Dieu! quelles chairs vous me donnez là! — Je me suis impressionné de la pensée que je voyais madame à la Morgue.



— On lui a reçu son tableau, à lui! un intrigant! qui l'aura fait retoucher par son député!



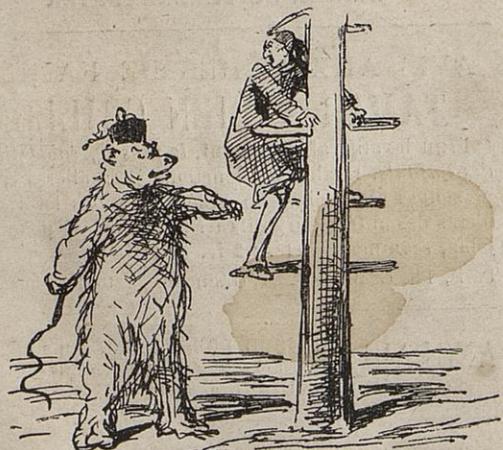
NETTOYAGE DU LOUIS XIV DE LA PLACE DES VICTOIRES
— Oh! là! là! qui qu'aurait dit que je serais un jour à restaurer la monarchie!



LE JURY DE PEINTURE
— C'est un clair de lune?
— Non, c'est un clerc de notaire.



COURSES DU PRINTEMPS
Prix de la Seine. — Allant chercher son prix.



Le faisant monter à l'arbre à son tour.



EXPOSITION HIPPIQUE
Cheval de trait.



— Trop tard pour y aller, ma chère, Cinq-Mars et nous sommes au mois de mai!

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (dans les formes indiquées au n° 1037), dans la quinzaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

Nous avons déjà publié 52 problèmes de 39 compositeurs; en voici aujourd'hui 8 nouveaux que nous présentons à MM. les amateurs :

81 — LES COMMANDEMENTS DU WHIST EN QUARANTE QUATRAINS à rime unique)

3° Problème sur LE LABYRINTHE — La Règle

P-E-Z	E-F-E	N-L-E	C-E-C	A-E-G	Z-R-E	D-O-P	S-E-S
N-S-Z	C-R-A	P-C-E	P-O-M	O-N-T	A-M-M	R-I-N	O-T-L
U-S-N	E-D-L	M-S-I	U-O-E	E-F-S	U-T-A	U-N-O	S-B-M
A-I-K	A-E-L	E-F-T	R-S-O	S-E-A	O-M-D	T-I-G	T-S-A
L-T-E	T-A-I	S-A-M	N-E-N	I-R-P	T-S-E	R-L-O	O-T-V
G-L-E	I-L-T	D-E-S	P-U-L	V-M-U	T-N-S	N-A-R	E-N-E
E-L-S	E-N-M	S-J-S	S-E-P	R-I-E	M-M-N	V-E-N	E-E-C
S-E-E	E-U-S	T-E-L	Z-E-E	I-T-E	V-J-R	E-S-R	E-M-T

EUREKA!
O joie! ô bonheur! ô délice!
Nous avons trouvé le moyen
De vous donner plus à décrire
Sans employer plus de terrain!

En effet, ce cadre contient 3 chaînes complètes; la 1^{re} lettre de chaque carrefour correspond à la 1^{re} chaîne, et ainsi de suite; la 2^e et la 3^e lettre, à la 2^e et à la 3^e chaîne.

1^{re} chaîne. — 40^e figure de la Méthode. — Clef: 19 à 25. — Du centre, 3^e périmètre, à lisière.

2^e chaîne. — 43^e figure de la Méthode. — Clef: 20 à 30. — Du centre, 3^e périmètre, au centre.

3^e chaîne. — 60^e figure de la Méthode. — Clef: 28 à 34. — Du centre, 4^e périmètre, à lisière.

L'on trouvera le 3^e quatrain et une partie du 4^e quatrain.

Nous remercions nos aimables lecteurs du zèle qu'ils apportent à apprendre notre Méthode et nous les félicitons de leurs succès; à une seule lettre par carrefour, comme aujourd'hui, ce sera plus difficile, mais les habiles en viendront à bout facilement, s'ils ont bien toutes les règles dans la mémoire.

Nous donnerons bientôt, dans un article spécial, les cinq exceptions à la règle; ce sera le complément de la 1^{re} série de la 1^{re} partie de notre Labyrinthe. — Ces problèmes continueront à compter double pour le classement. — Pour les amateurs qui n'auraient pas encore essayé d'étudier cette facile méthode, nous les prions de se reporter aux nos 1033, 1037, 1043, 1044 et 1046, où ils trouveront l'exposé, la méthode, les règles et les premiers problèmes publiés.

Ce délassement a au moins un but utile: celui de composer et de traduire cryptographiquement ce qui, au point de vue des cartes postales et des secrets quelconques à confier au papier, a bien son importance.

82 — MOTS EN TRIANGLE, par E. L., de ...

Toujours une serrure avec moi se marie. —
Du foyer, des ce-dres, je suis le prête-nom. —
Un insecte criard porte deux fois mon nom. —
Je sers souvent d'appel et je suis dans la vie.

83 — DAMES, par MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille

NOIRS

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25
26	27	28	29	30
31	32	33	34	35
36	37	38	39	40
41	42	43	44	45
46	47	48	49	50

BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 3 coups.

NOTA. — Prière à MM. les compositeurs de m'envoyer leurs problèmes sur des diagrammes semblables à celui-ci, que l'on trouve chez M. Preti, 72, rue Saint-Sauveur.

84 — DÉLASSEMENTS GÉOMÉTRIQUES, par Launay, à Marseille

Avec 5 carrés égaux, construire un carré de 20 triangles égaux.

85 — ÉNIGME-SONNET, par Jarry-Rabotou, à Parthenay

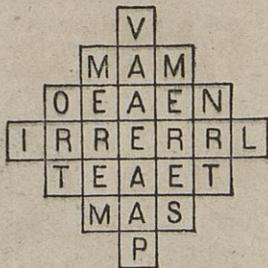
Tout grand explorateur au pôle me rencontre;
En vain me cherche-t-il dans tous ses alentours. —
Chacun sait que toujours à Pâques je me montre
Et qu'à Noël je fuis, craignant les mauvais jours.

En la ville du Havre, on me voit chaque année;
Mais ne me cherchez pas au fond de ses faubourgs. —
J'appartiens aux grands mâts, et, toute la journée,
Sur votre tête aussi je domine toujours.

Pour les pauvres fait-on une aumône, une quête?
Ou bien pr pare-t-on une petite fête?
J'y contribue aussi pour une faible part.

Mes père, mère, frère, à moitié me connaissent;
Mes cousines, mes sœurs, mes tantes, me délaissent,
Et l'on me voit toujours en voyant un bâtiment.

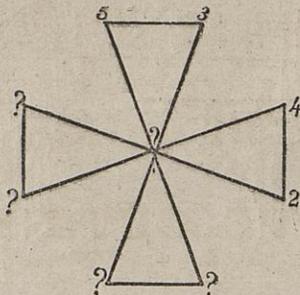
86 — LOSANGE MAGIQUE, par Lucet, à Paris



Former, avec ces 25 lettres, un losange donnant 14 mots (y compris les 4 lettres que l'on mettra aux angles, qui, dans ces sortes de compositions, comptent pour un mot) dont le sens est exprimé dans les vers suivants :

Un coup rare aux échecs. — Mais n'est-il pas étrange
De trouver réunis sous l'aspect d'un losange :
La secte des Normans dès son commencement, —
Un vase qui nous sert... à boire seulement, —
Puis, de jeunes hébés, une plante à ramees
Croissant en Amérique (on en fait des tramées
Difficiles à rompre), — une mer, — puis saison, —
Trois lettres que je trouve en ma propre maison, —
Un fauteuil tres-doré d'où l'on chute... n'importe,
Plus d'un y veut s'asseoir, — synonyme de mort, —
Petit vaillon, — un certain laps de temps
Où vécutrent césars, papes ou musulmans!

87 — LES CHIFFRES INCONNUS, par Granges, à Montfaucon



Mettre à chaque point d'interrogation un nombre tel que la somme des 3 nombres pour les 4 lignes soit le même et que, de plus, le produit de la somme des 8 nombres des extrémités par le nombre du milieu, qui est invariable, soit égal au nombre des jours de l'année commerciale.

88 — MOTS A COMPOSER, par F. G., à Lyon

En carré, avec les 25 lettres :

A A E E E E E E I I O O B L L L N R R R T T V V V ;

En losange, avec les 13 lettres :

I I I O O L L M M N N S S ;

En triangle, avec les 15 lettres :

A A E E E E I I B N N N N R R .

Ce problème comptera double pour ceux qui exprimeront en vers le sens des mots.

89 — SIMPLE QUESTION, par F. G., à Paris

Par quels nombres doit on multiplier 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 9, de façon à n'avoir au produit : 1^o que des 2; — 2^o que des 5; — 3^o que des 6; — 4^o que des 8; — 5^o que des 9? Dire, en plus, en vertu de quel axiome algébrique.

90 — CRYPTOGRAPHIE DU ROI DES ÉCHECS

L'Éclair

Composé par M. Vict. Péri, café de la Marine, à Alger

IE	N	S	D	E	M	I	CA
B	LE	ON	M	RE	ER	EN	L
E	IM	SS	NP	LE	OV	AD	R
A	EU	HA	TM	PR	OR	IE	E
R	EC	AN	IE	EE	NT	MO	V
L	GE	RN	RE	FO	NE	OU	R
M	DE	NF	AU	ND	SM	RS	T
ON	I	N	D	E	E	L	ON

CHARADE

L'on aura une chaîne ouverte

NOTA. — Le Roi ne peut occuper que les cases qui sont voisines de celle où il est.

AVIS. — Les solutions de ce numéro seront reçues jusqu'au mercredi 16 mai; passé ce délai, elles ne pourront être publiées. — Le n° 1048 contiendra un problème sur le Labyrinthe, les solutions et mentions de solutions justes du n° 1045.

P.-L.-B. SABEL.

Dernière heure :

Erratum du n° 1046 : n° 62, mettre l'as de pique à la place de l'as de cœur, et réciproquement.

Prière à M. Kassioh, de Valenciennes, de vouloir bien nous envoyer son adresse.

Fraises au champagne! piano, chant, orchestre, font fureur.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C^o
quai des Augustins, 35.

- Le Balkan et l'Adriatique, voyage en Turquie, par Albert Dumont, 2^e édit. 4 vol. in-12. 3 fr. 50.
- Les Steppes de la mer Caspienne, par M^{me} Hommaire de Hell, 2^e édit. 4 vol. in-12. 3 fr. 50.
- A travers le monde, la Vie orientale, etc., par la même, 1 vol. in-12. 3 fr. 50.
- Turcs et Monténégrins, par Fr. Lenormant. 4 volume in-12. 3 fr. 50.
- La Serbie au XIX^e siècle, par Saint-René Taillandier, 2^e édit. 4 vol. in-12. 3 fr. 50.
- Du Danube au Phosphore, etc.; Un peu partout, par J. de Chambrier, 2 vol. 6 fr.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

POMPES FUNÈBRES

La maison G. TROUVAIN, 24, r. Grange-Batelière, évite toutes démarches aux familles à l'occasion d'un décès et se charge de la déclaration à la Mairie, du règlement du convoi aux Pompes funèbres et à l'Eglise, des Billets de décès et du Cimetière; — du Transport des Corps en France et à l'Etranger, des Exhumations et des Services anniversaires.

ÉCRIRE OU TÉLÉGRAPHER

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE
TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants: aloès, podophylle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

ANGLAIS MÉTHODE ROBERTSON, cours et leçons.
Cours de jour pour dames et enfants.
H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

Plus de TETES CHAUVES! Découvert de sans précédent! REPUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes à forfait! Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

PLUS DE LINGE BRULÉ

Avis aux représentants de commerce

visitant les usines de Blanchiment et toutes les industries employant de l'Eau de Javel.

EAU DE JAVEL CRISTALLISÉE Brev. S. G. D. G.
De T.-D. Brochocki et C^{ie}

Garantie sans chlorure de chaux, ne brûlant pas le linge, lui donnant au contraire une blancheur et une souplesse parfaites, cette utile invention supprime les transports coûteux et les tourées fatigantes et encombrantes, puisque avec 200 kilos de ce sel on produit, au fur et à mesure des besoins, 6.000 litres d'eau de Javel.

S'adresser : 13, rue de l'Échiquier, Paris

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

AVIS

Les propriétaires de la Maison de la **BELLE JARDINIÈRE** (2, rue du Pont-Neuf), ont l'honneur d'informer leur clientèle que les importants Travaux d'Aggrandissements qu'ils avaient entrepris, sont en partie terminés. Les assortiments pour la SAISON d'ÉTÉ sont au grand complet, et une place spéciale a été réservée à la vente des Vêtements pour Enfants et particulièrement à celle des Vêtements pour PREMIÈRE COMMUNION.

Expédition contre remboursement en Province, Franco à partir de 25 francs.

La Maison de la Belle Jardinière n'a de Succursales qu'à Lyon, Marseille, Nantes, Angers et à Paris (au coin des rues de Clichy et d'Amsterdam).

EAU DE LECHELLE P^{re} la POITRINE contre les Pertes, Crachements de sang, Chlorose, Langueurs. Expéd. : 378, r. St-Honoré. — Détail : 35, r. Lamartine.

BÈGUES L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS
ouv. de 9 h. à 4 h. m.
Écrire à MM. CHERVIN, 90, avenue d'Eylau.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF
Depuis 30 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical gr^{at} et fr. S'adr. Dépôt gén^{ral} 14, r. de l'Échiquier, Paris.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{me} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie. Croissance et Beauté. — Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

La plus A-SÉNICALE des Eaux minérales
BOURBOULE-CHOUSSY
Contre ANÉMIES, Scrofules, Goutte, Diabète, Dartres, Malies des Os, de Poitrine, etc.



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^{ric}, r. St-Honoré, 376. Assomption.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de 200 pages.

RUSSES ET TURCS

LA GUERRE D'ORIENT

Illustrations des meilleurs Artistes

DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE

La première Livraison est en vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux, à Paris et dans les Départements.

TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE : 40 CENTIMES

La Livraison, 40 centimes.

La Série, 40 centimes.

MACHINE A PLISSER
A TUYAUTER, b. s. g. d. g.
Système Jeannette
Perfectionnée par titres et médailles

CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), dem^{eur} à Paris, 11, 13, 15, b^{is} Ornano
MÉNAGE TOILETTE, etc. — In Province les MACHINES à coudre, MACHINES à plisser et à tuyaouter sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoi gratis et franco la brochure explicative.

MACHINES A COUDRE
de tous systèmes, garanties
deux ans.

PÂTE ÉPILATOIRE Supérieure aux poudres. Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr.: 10 fr. M^{me} DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

Si vous voulez être toujours **Jeune et Belle** n'oubliez pas que la **VELOUTINE VIARD** est la seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint ÉCLAT, FRAICHEUR et VELOUTÉ de la jeunesse : 3 fr. 50, 6 fr. et 10 fr. la boîte. — Parfumerie F. VIARD *, ci-devant pl. du Palais-Royal, actuellement 5 bis, rue Auber.

Argentez vous-même Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruoltz et plaqué, avec le **BLEU D'ARGENT PUR** Garantit sans mercure, inoffensif, durable et d'emploi facile. — Flaçon 1 fr. 50; Triple flaçon 3 fr. 50 F. VIARD *, 5 bis, rue Auber, Paris, et Drogistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

PETIT HOTEL sis à VERSAILLES, près du parc, 4 bis, rue d'Angiviller, et composé de grand et petit salons, salle à manger, cuisine, 6 chambres à coucher; sous-sol parfaitement aménagé, avec cui-line, office, caves, calorifères, etc. A LOUER 6.000 fr. — Jardin, eaux vives, écurie et remises, concession d'eau, etc.

MAISON A PARIS-LA-VILLETTE, RUE DE CRIMEE, 127, d'une cont^{enance} de 532 m^{ètres}, A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 29 mai 1877. Revenu : 16,500 fr. — Mise à prix : 100.000 fr. S'ad. à M^e LAYOIGNAT, notaire, rue Auber, 5.

ADJON, sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le mardi 29 mai 1877, en deux lots :
MAISON A PARIS, B^{is}-NOUVELLE n^o 10, BOULEV. Revenu : 51,676 fr. — Mise à prix : 550.000 fr.
MAISON A PARIS, B^{is}-NOUVELLE n^o 10 bis, BOUL. Revenu : 41,500 fr. — Mise à prix : 450.000 fr. S'ad. aux not. : M^e Em. Delapalme Ch.-d'Antin, 15, et LAMY, r. Royale-Saint-Honoré, 10, dép. de l'ench.

PROPRIÉTÉ VIRY-CHATILLON stat. de Juvisy (lig. d'Orléans et Lyon), A ADJER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 29 mai 1877. — B^{is} MAISON MODERNE et PARC, le tout clos de murs. Cont^{enance} : 30.000 m. env. — Mise à prix : 100.000 fr. S'ad. à M^e LECLÈRE, not. à Paris, 88, r. St-Martin.

2 ACTIONS INCENDIE. Cie d'ass^{urances} g^{énéral}es, A ADJUGER, le 11 mai 1877, à 4 h., en l'étude de M^e AUMONT-THIÉVILLE, not. à Paris, boul. Bne-Nouvelle, 10 bis. Mise à prix de chaque action 24,500 fr.

Étude de M^e DELAPORTE, avoué à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, n^o 12.
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 12 mai 1877, à deux heures de relevée.
MAISON SISE A PARIS-AUTEUIL Rue HÉROLD, n^o 2^o, ancien 16. Mise à prix : 100.000 fr.
Rapport par bail expirant le 1^{er} juillet : 7.500 fr.
NOTA. — L'immeuble peut facilement et à peu de frais être approprié à l'industrie ou transformé en maison de rapport.
S'adresser, pour les renseignements : A M^e Delaporte, Bourgoin, Pellerin, avoués; et à M^e Durand, notaire.

GRANDE ET BELLE MAISON PL. LAFAYETTE. n^o 116. A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le 15 mai 1877. — Façades pl. Lafayette. rues Lafayette et des Petits-Hôtels. — Cont. : 753 m. 83 c. Rev. actuel : 61,948 fr. 50. Mise à pr. : 750.000 fr. — Le Crédit foncier a prêté 515,000 fr. S'adr. à M^e MARTIN, not., rue de la Chapelle, 32.

Très-bon **HOTEL** au Parc des Princes, commune de Boulogne, rue de la Tourelle, 7, à 5 m. du chemin de fer d'Aureuil. Jardin anglais. Cont. : 1,700 m. env., A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le mardi 15 mai 1877. Mise à prix : 65,000 fr. S'ad. à M^e Sorbet, notaire, Faub.-Montmartre, 4.

ADJON, même sur une ench., en la chambre des not^{aires} de Paris, le mardi 15 mai 1877, à midi, 1^o A PARIS, r. Ville-du-Temple, 125, d'UNE MAISON Rev. br. : 10,320 f. M. à p. : 100,000 f. 2^o A PARIS, rue Marigny, 7 d'UNE MAISON Rev. br. : 5,950 f. M. à p. : 70,000 f. 3^o A PARIS, rue de la Lune, 24, d'UNE MAISON Rev. br. : 5,170 f. M. à p. : 50,000 f. S'ad. à M^e DHAUVILLER, notaire, r. Thevenot, 14.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.



COMÉDIE-FRANÇAISE. — JEAN DACIER, drame de M. C. Lomon. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Duvignaud, peintre des décors.)



M. A. LEDIEU, lauréat du grand prix concernant l'application de la vapeur à la marine.

(Voir les Échecs à la page 283)

Nous recommandons les *Déjeuners* particulièrement du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Diners* de la *Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

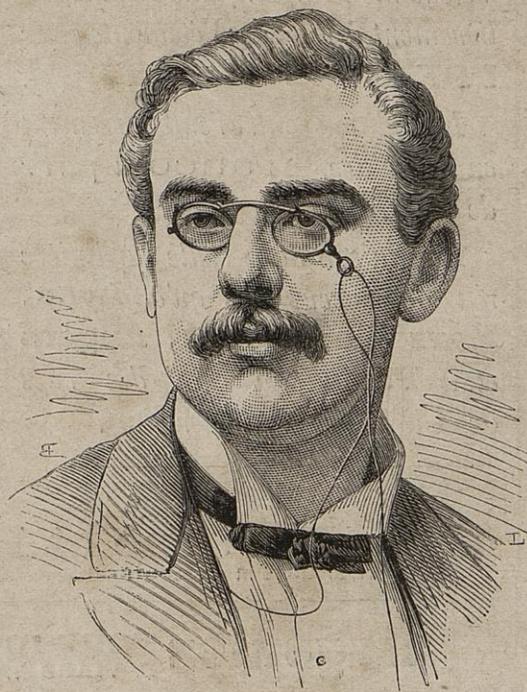
Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

M. A. LEDIEU

M. A. Ledieu, correspondant de l'Institut, lauréat de l'Académie des sciences pour le grand prix relatif à l'application de la vapeur à la marine militaire, est né à Abbeville en 1830.

Ancien officier de la marine, qu'il a dû quitter à la suite d'une maladie grave, contractée aux colonies, il s'est consacré à l'étude des sciences nautiques. Vulgariser les connaissances acquises, en les répandant parmi les marins, les mécaniciens et les constructeurs, tenir la marine constamment au courant des modifications du matériel dans le monde entier, tel est le double but poursuivi et atteint par M. Ledieu. Son œuvre est aujourd'hui considérable, l'influence qu'ont eue et qu'ont encore chaque jour sur les progrès accomplis ou à accomplir, ses écrits scientifiques et pratiques à la fois, ont fixé l'attention de l'Académie autant qu'ils le méritaient, et nous sommes heureux d'applaudir à son jugement.



M. CH. LOMON, auteur de *Jean Dacier*, représenté à la Comédie-Française. — (Phot. Tourlin.)

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les marchands de vins en gros soupirent après le nouvel entrepôt de Bercy.

Ont trouvé le dernier rébus : MM. G. Brissard, à Orléans ; G. Trouvé ; le cercle des Enfants de la Saône, à Gray ; le cercle d'Amplepuis ; le cercle du Commerce de Saint-Jean-du-Gard ; café de Paris, à Vitry-le-François ; café Pertat, à Limoges ; Laplon et Bobèche, à Valenciennes ; M^{lle} G. de G., quai d'Orsay ; Table humide du café de la Bourse, à Valenciennes ; le chevelu du café Porson, à Bercy ; Officine-Club, de Toulon.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée : Semaine, 1 fr. ; Dimanche, 50 c.
Concerts Dimanches et Jedis, à trois heures.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS, — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.